



# Redécouvrir Abdelmalek Sayad:

La genèse d'un sociologue dans le contexte de l'Algérie coloniale

## ● portrait

« C'est dès l'âge de six ans que j'ai commencé à "apprendre" la sociologie, la politique, le nationalisme sur un mode pratique et non pas à travers les manifestes et les écrits plus ou moins élaborés des autres »<sup>1</sup>.

Souvent qualifié de discret, timide, réservé, le sociologue algérien Abdelmalek Sayad a fait l'objet de nombreux discours sans que l'on puisse posséder de véritable ouvrage de référence concernant son histoire, sa trajectoire biographique<sup>2</sup>. De récits de proches en anecdotes, il s'est dessiné en creux une image du chercheur qui n'est appuyée sur aucune enquête et véhicule au final un certain sens commun et cela alors même que des documents d'archives existent. C'est lors de la réalisation de l'atelier de formation destiné à faire découvrir l'œuvre et son auteur aux femmes du collectif Quelques unes d'entre nous que cette absence de données biographiques établies, s'est révélée de manière la plus vive. Sur les bases de ce constat, ont été initiées les premières consultations des archives du chercheur déposées à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI)<sup>3</sup>.

Le dépouillement de ce fonds s'est révélé extrêmement riche et nous a amené de découvertes en révélations. Nous avons été confrontés à un ensemble de matériaux d'enquête, notes, bouillons, des versions de textes, dossiers thématiques, revues de presse et un ensemble de

Sayad révèle une histoire inédite dont nous voudrions partager ici quelques aspects

documents professionnels (correspondances avec des chercheurs, étudiants, différentes institutions). Il y avait également plusieurs cartons contenant des archives familiales du chercheur, des esquisses de généalogie, des pièces d'identité et des correspondances diverses. C'est de l'une de ces lettres qu'est extraite la citation placée en exergue de cet article ainsi que les autres. Dans cette lettre, Sayad s'engage dans un exercice délicat d'auto-analyse. Cette profonde réflexion sur soi et sur les conditions historiques et sociales qui l'ont conduit à devenir sociologue livre une tout autre image du chercheur. En revenant sur un ensemble d'événements de l'histoire collective de son village, de sa famille, de la région de la petite Kabylie sur plusieurs générations, Sayad révèle une histoire inédite dont nous voudrions partager ici quelques aspects<sup>4</sup>, qui s'avèrent cruciaux pour réexaminer le travail et la production sociologiques de l'auteur fournissant également des matériaux riches pour réinterroger sur un plan microhistorique la colonisation française en Algérie et la période de la guerre d'indépendance en petite Kabylie.

### Une histoire familiale marquée par les conflits d'influence tribaux

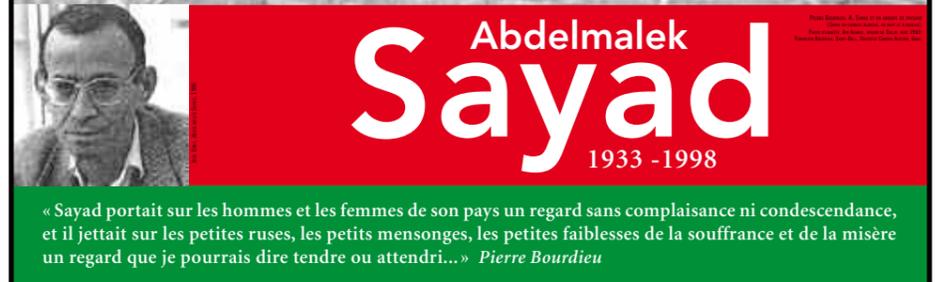
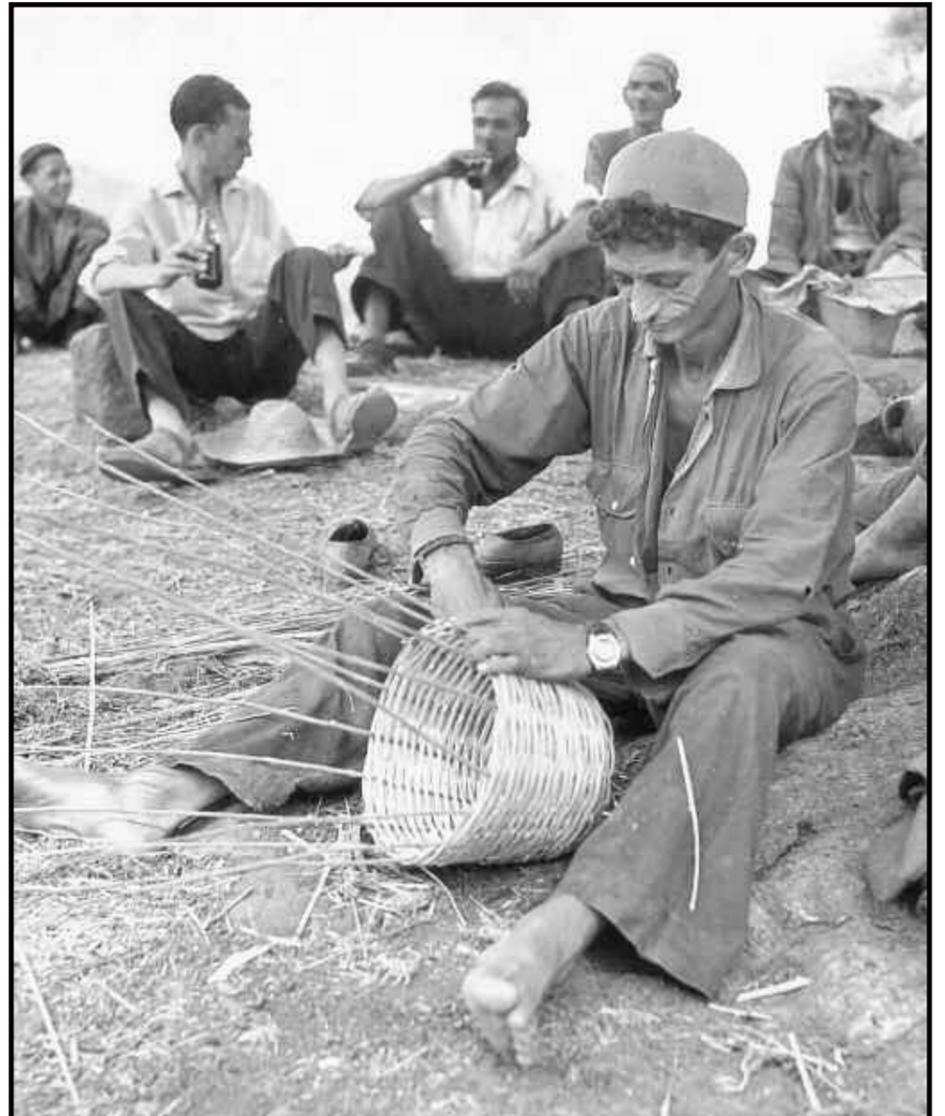
Malek At Messaoud, A. Sayad pour l'état civil, est né le 24 novembre 1933 à Aghbala, du douar<sup>5</sup> Ihadjadjen, l'un des douars composant la commune mixte de Sidi-Aïch, en Petite Kabylie, au nord-est de l'Algérie. Ce hameau, situé sur la rive droite du fleuve Soummam, est pauvre et isolé dans un complexe montagneux difficile d'accès et distant des voies stratégiques. Ce douar regroupe trois tribus différentes, dont celle des At Djellil comportant plusieurs villages. Aghbala appartient donc à cette tribu ainsi que A. Sayad et son groupe de parenté les At Messaoud, autrement dit, la famille Sayad. Ce village est formé de plusieurs groupes de parenté partagés en deux çofs (clans) concurrents, celui du bas et celui du haut dont les At Messaoud sont les leaders prépondérants. Cependant en dehors des At Djellil, les rivalités tribales sont fortes dans la région. Des familles disposant du pouvoir religieux (maraboutiques) ou

proches du pouvoir colonial français, sont prises dans des luttes d'influence autour des terres (séquestrées), du bétail (accaparé) et des prébendes de l'armée française qui prélevait l'impôt ou se payait sur les récoltes. Sayad affirme que la mémoire familiale garde toujours en elle « la rivalité, une guerre tenace » avec certaines de ces familles et cela depuis son arrière-grand-père.

Ce dernier prénommé Abbas, en sa qualité de cheikh (sage, chef) de tribu, va être intégré aux Bureaux arabes du cercle de Bougie (unité administrative entre l'autorité militaire française et les indigènes, généralisée en 1844) ainsi que son fils Hadj Ahmed. Le grand-père de Sayad devient caïd du douar Ihadjadjen et il fait construire sept écoles ce qui lui valut les palmes académiques, mais aussi l'hostilité de familles plus puissantes alentour. Ainsi, les représailles, vols, procès, tentatives de meurtre, spoliations de terres ou sanctions administratives amenèrent la famille Sayad à voir ses capitaux politiques, économiques, mais surtout symboliques considérablement affaiblis. Les écoles sont ainsi fermées les unes après les autres. Le grand-père meurt un an après la naissance d'Abdelmalek. Son oncle est alors simple juge de paix et son père, Bachir, secrétaire de commune mixte (administration civile rurale, située au second niveau de division territoriale après le département). La déchéance de la famille aura des effets majeurs sur les conditions de vie et la socialisation d'Abdelmalek.

### Une expérience des luttes politiques acquise dès l'enfance

Il connaît une enfance ballotée au gré des vicissitudes professionnelles d'un père parti en guerre contre l'injustice: « Mon père ne pouvait pas ne pas perpétuer la tradition "querrelleuse" de la famille. (...) Toute sa vie, il l'a consacrée à cela, sans même se donner (contrairement à son père) un adversaire précis. Chez mon père, c'est devenu une sorte de Don Quichottisme, la défense, à ses dépens, de la "veuve et de l'orphelin" (...) ». Il s'est ainsi attaqué à la clientèle de ces grandes tribus ennemies, à commencer par le clan du bas de leur village passé de leur côté. Ses velléités contre l'administration coloniale et contre les tribus lui étant inféodées, vont lui valoir plusieurs mutations. Ces changements de poste se traduisent par des déménagements successifs. En 1936, la famille part d'abord à Arris, village isolé au cœur des Aurès où ils restèrent six ans. Seul fils de la famille, le père



d'Abdelmalek met un point d'honneur à le faire scolariser à l'école française dans un système où les voies se résument à « la première, enseignement B. pour indigènes, la seconde, enseignement A. pour Français ». Après plusieurs démêlés avec l'administrateur de la commune, l'inspecteur primaire et le sous-préfet à Batna, sa requête est finalement acceptée non sans mal. « Mon père lui expose sa "requête" comme il dit. Que lui répond le sous-préfet? "Pour qui tu te prends, toi (évidemment le tutoiement va de soi). Estime-toi heureux que ton fils aille à l'école indigène... De toute façon vous êtes trop bêtes pour mériter plus..." ». Abdelmalek intégra l'école française vers 1939. Sa scolarisation est marquée par la découverte de sa condition d'indigène et son père se fait un devoir que son fils soit le meilleur élève de sa classe.

En 1943, la famille quitte Arris pour Sidi-Aïch où il continue sa scolarité, le père ayant réussi à « se faire recruter comme auxiliaire, cette fois-ci, temporaire et non plus permanent, à la commune mixte de Sidi-Aïch. Mais ça n'a pas duré. Rentré au bercail, il va retrouver l'ancien personnel, les anciennes divisions, les anciennes inimitiés ». Dans ces conditions, au cours de l'année 1944, et après une enquête minutieuse à laquelle Abdelmalek est mis à contribution, Bachir met à jour tout un système de détournements de biens publics basé sur de fausses déclarations administratives. Ce

trafic organisait un marché noir de denrées alimentaires alors que la population subissait une famine endémique et qu'elle était soumise au rationnement, dans lequel sont impliqués des fonctionnaires indigènes comme des responsables des autorités administratives et politiques, ainsi que des personnes du village. Cette révélation va entraîner l'ouverture d'une enquête à Aghbala où des commissions demanderont à entendre des femmes, ce qui donnera prétexte à ses adversaires d'engager de terribles représailles.

Sans ressources du fait de sa démission afin de pouvoir se défendre, risquant sa vie à tout instant, Bachir décida de s'installer vers 1945 à Bougie où Abdelmalek entra en 6<sup>e</sup>. En 5<sup>e</sup>, atteint de pleurésie puis de tuberculose, il ne peut continuer sa scolarité qu'il reprend un à deux ans plus tard, avant de regagner Alger. « *On a crevé de faim, se souvient Sayad, la faim très dure pendant sept ans (!). Ça correspondait à mon secondaire ; on a voté ensuite de 1950 jusqu'à 1954. Il a fallu que je commence à travailler pour qu'on ait suffisamment de pain à la maison* ». Ses conditions de vie difficiles vont donc affecter tout autant que former le jeune Abdelmalek, qui poursuit néanmoins brillamment ses études au lycée où il connaît ses premiers engagements syndicaux et politiques.

### L'épreuve de la guerre et l'apprentissage empirique du métier de sociologue

Le jeune Sayad devient militant du Parti du Peuple Algérien (PPA) au lycée en y créant une cellule avec des camarades. Il intègre l'École Normale d'instituteurs de Bouzaréa à Alger en octobre 1952 et devient instituteur à l'Académie d'Alger. Il obtient son bac en 1955 et gagne le lycée Montaigne de Toulouse, pour faire les classes préparatoires d'entrée à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. Après le déclenchement de la grève générale

... on ne nous a jamais dit nulle part que la société pouvait être un laboratoire, avec des expériences et des observations à faire.

des étudiants algériens, il doit retourner à Alger où il participe à de nombreuses réunions, avant de regagner Aghbala en mars 1956 où il sera un témoin de ce qu'on appellera le « Printemps rouge » de la Soummam, qui marquera un tournant décisif dans la Révolution algérienne<sup>6</sup>. Le contrôle du douar Ihadjadjen et de sa population est un des enjeux stratégiques. Alors que certains villages se constituent en GAD (village d'autodéfense) et acceptent de se rallier à l'armée française, la « pacification » d'Aghbala par l'armée française se traduit par la terre semée dans la population et la mort de civils. Les militaires à la recherche d'armes (inexistantes) ou de combattants de l'Armée de libération nationale (ALN) (partis depuis longtemps), vont s'en prendre à Abdelmalek (étudiant de retour de France) ainsi qu'à cinq enfants pour réaliser un chantage avec des simulacres d'assassinats. Le village voisin ayant résisté davantage est brûlé par renfort d'avions et de bombardements. Après le départ des militaires, des hommes d'Aghbala ont accouru dans ce village où de nombreuses femmes de leur famille y ont été mariées. Partis pour s'enquérir de leur sort, ils n'en sont jamais revenus ayant été les victimes de l'ALN, les accusant « *d'avoir reçu les militaires, de s'être placés sous leur protection et de les avoir envoyés contre le village voisin* ». Ne pouvant rester au village, Abdelmalek et son père s'enfuient à Alger, laissant leurs adversaires investir la maison familiale. Abdelmalek reprend un poste d'instituteur stagiaire puis devient titulaire et se syndique à l'Union Générale des Travailleurs Algériens (UGTA).

Entre 1958 et 1961, il poursuit des études supérieures à la Faculté de Lettres et de Sciences Humaines d'Alger. Il obtient un certificat d'études littéraires et valide des cours de Philosophie, de Psychologie ainsi qu'un cours de Morale et Sociologie. C'est à la Faculté de Lettres qu'il fait la rencontre de Pierre Bourdieu professeur assistant de Philosophie, après avoir réalisé son service militaire, lors d'un premier séjour de 1955 à 1958. « *Dans cette université ultra provinciale qu'était Alger, on ne savait pas, on ne s'imaginait pas et surtout on ne nous a jamais dit nulle part que la société pouvait être un laboratoire, avec des expériences et des observations à faire. C'est Bourdieu qui nous l'a fait découvrir, qui me l'a fait découvrir* »<sup>7</sup>. Cette rencontre sera décisive pour les deux hommes. Revenu après sa conscription/sanction liée à son hostilité à la colonisation, Bourdieu convie Sayad à participer aux enquêtes

ethnographiques dans le cadre de l'Association pour la recherche démographique, économique et sociale (ARDES). Sayad est détaché une première fois en 1959 puis en 1960 jusqu'en 1962 comme chercheur associé. Leur intérêt se porte sur les transformations des modes de vie

Leur intérêt se porte sur les transformations des modes de vie paysans en lien avec l'entreprise coloniale.

À ce titre, Bourdieu et Sayad vont s'intéresser aux centres de regroupement de populations indigènes qui vont accroître la dépossession des populations rurales privées de leurs terres, de leurs habitations et de leurs moyens de subsistance. La décomposition de la société rurale va s'accroître avec l'émigration en France, qui s'opère initialement dans l'objectif de préserver le fonctionnement traditionnel, mais va accélérer de manière inéluctable son déclin en introduisant les valeurs monétaires et « l'esprit de calcul » dans un processus de « dépaïsation »<sup>8</sup>. Cette recherche collective va alimenter le travail des deux sociologues dans des perspectives différentes d'un point de vue méthodologique comme théorique, mais aussi des objets de recherche. L'œuvre de Bourdieu sera marquée par une référence régulière à ces premiers travaux ethnologiques en Kabylie. Pour Sayad, son étude de l'émigration algérienne en France nourrira ses travaux postérieurs sur l'immigration en France constituant le phénomène migratoire en un fait social total touchant l'ensemble des sphères sociales, la société d'émigration tout autant que la société d'immigration.

### Samir Hadj Belgacem

Doctorant en sociologie à l'ENS et l'EHESS

Farid Taalba

Chercheur indépendant, étudiant en Master à l'INALCO

1. Lettre personnelle d'Abdelmalek Sayad dont le destinataire n'est pas identifié et non datée (probablement 1981), Fonds Abdelmalek Sayad, CNHI.
2. Le principal ouvrage à disposition reste le livre d'entretien accordé par l'auteur à Hassan Arfaoui. Abdelmalek Sayad, Histoire et recherche identitaire suivi de Entretien avec Hassan Arfaoui, Bouchène, 2002.
3. À la demande de Rebecca Sayad, un travail sur les archives de son mari a été entamé par Génériques en 2004. Karim Abboub et Saïd Bouziri ont procédé au transfert des archives, Patrick Veglia et Virginie Beaujouan au récolement du fonds ainsi qu'à son nettoyage et à son reconditionnement.
4. Ce travail de recherche s'inscrit dans un cadre collectif de collaboration entre Samir Hadj Belgacem (doctorant en sociologie à l'ENS-EHESS), Amin Perez-Vargas (doctorant en sociologie à l'EHESS) et Farid Taalba (chercheur indépendant, Master Inalco). Il a été initié par l'ouverture du fonds d'archives à la médiathèque A. Sayad et vise à offrir un cadre d'analyse à la trajectoire biographique de l'auteur ainsi qu'à la construction de son travail sociologique.
5. Dans l'Algérie sous administration française, le douar est la division administrative de base, qui se caractérise par un « groupement d'habitations, fixe ou mobile, temporaire ou permanent, réunissant des individus liés par une parenté fondée sur une ascendance commune en ligne paternelle ». Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.
6. La décision du FLN (Front de libération national) de lancer des civils précocement armés, encadrés par des maquisards formant l'ALN (Armée de libération nationale), contre des colons, des postes militaires, des gendarmeries et des mairies, était un moyen pour provoquer en retour une répression française contre des civils algériens désarmés, avec pour résultat le basculement des Algériens dans la guerre d'indépendance d'un côté ou de l'autre.
7. Abdelmalek Sayad, Histoire et recherche identitaire suivi de Entretien avec Hassan Arfaoui, op. cit.
8. Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad, Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie, Paris, Éditions de Minuit, 1964.

p. 2 : Abdelmalek Sayad avec Pierre Bourdieu. Affiche de l'exposition Ici et là-bas, réalisée par Gérard Paris-Clavel et Thierry Sarfis (voir p. 15)  
p. 3 : Photo Elena Shumskaya



# Un processus original de création théâtrale

## • démarche

Le processus de création de la pièce *Et puis, nous passions le pantalon français* est original à plus d'un titre. Il s'est caractérisé par un travail collectif particulièrement riche, qui a commencé en septembre 2009 et s'est déroulé en plusieurs étapes. Au départ, associer un groupe de femmes de tous âges, provenances et niveaux scolaires, les travaux d'un sociologue algérien et un projet théâtral aurait pu paraître pour le moins ambitieux. C'est pourtant le défi qu'ont su relever le collectif. Quelques unes d'entre nous, Zouina Meddour (chargée de mission à la ville du Blanc-Mesnil), Farid Taalba (formateur de l'atelier Sayad et acteur), Philip Boulay (metteur en scène), la Maison des Tilleuls (Olivier Canzillon, Magali Chastagner).

Il y eut d'abord la volonté des femmes du collectif de poursuivre une expérience théâtrale débutée en 2007 avec *Le bruit du monde m'est rentré dans l'oreille*. Après une tournée clôturée à Toulouse fin 2008, les femmes du collectif souhaitaient s'engager sur une nouvelle pièce et se confronter à de « vrais » textes. Mais comment aborder des textes d'auteurs qu'il faut apprendre, faire siens, avec une expérience d'actrice toute récente ? L'hétérogénéité des rapports à l'écrit et à la langue n'allait-elle pas poser problème ? En octobre 2009, je suis contacté par Yves Jammet qui cherchait à animer des cycles de formation destinés à faire

qui n'entretiennent pas toutes les mêmes rapports à la culture écrite et ne possèdent pas les mêmes histoires familiales, migratoires. La sociologie pouvait aussi apparaître comme une discipline obscure et abstraite.

Farid Taalba s'est efforcé de partir des connaissances des participantes pour les amener progressivement vers la démarche sociologique en orientant la formation sur la biographie de l'auteur, appréhendé avec les outils et les méthodes de la sociologie qu'il avait lui-même préconisés. Divers travaux d'histoire et d'ethnologie de l'Algérie ont été mobilisés<sup>1</sup> afin d'éclairer le contexte dans lequel Sayad a grandi et s'est formé. « Les variables d'origine » de l'auteur ont ainsi été principalement mises à jour. Plusieurs supports ont été utilisés comme des photographies<sup>2</sup>, des cartes pour identifier la région d'origine et le village de l'auteur. Cette approche originale a pu surprendre les participantes<sup>3</sup> :

**Il s'agissait d'appréhender des textes qui devaient rester accessibles aux participantes de générations différentes**

### Arlette

« Au début je ne savais pas trop où j'allais et ne comprenais pas trop parce que je ne suis pas originaire de ce pays. Je ne connais pas bien l'histoire de l'Algérie ».

### Yamina

« L'atelier que nous a présenté Farid m'a énormément surpris parce que je me suis retrouvée à ma petite enfance. Ça a fait ressurgir des choses que j'avais complètement mises de côté : la vie dans une seule pièce, (la maison avec) l'étable en dessous, la pièce au-dessus qui était une réserve pour l'hiver ».

Pour les femmes descendantes de migrants algériens, c'est le retour en enfance, le rappel du passé familial, de souvenirs restés enfouis, qui reviennent le plus souvent dans les discours, quand pour les femmes héritières d'autres histoires migratoires c'est d'abord la rencontre avec la société paysanne de petite Kabylie (dont Sayad est originaire) qui s'est avérée la plus marquante. Parmi les femmes ayant connu cette période, cet atelier aura été l'occasion de restituer leurs connaissances des lieux, des coutumes et mœurs, d'exprimer leur histoire en alimentant des débats sur l'appellation de pratiques domestiques, religieuses :

### Taus

« Quand Farid dit : "Cela s'appelle comme ça". Moi, je dis : "Chez nous, ça s'appelle autrement". J'ai pas été à l'école donc pour les textes... (c'était difficile) ».

### Fatma

« Tout ça, je le savais déjà. Il m'a rappelé ma jeunesse. Je suis venue à l'âge de 24 ans en France. C'était bien qu'il présente tout cela pour les jeunes. Il a expliqué ce qui s'est passé avec les parents et les grands-parents. Ça m'a réveillée parce que j'avais un peu oublié ».

L'atelier a aussi valorisé l'oral afin de mettre à contribution l'ensemble des femmes et favoriser la transmission d'une histoire et de mémoires entre les générations. Le chant a aussi été sollicité. Un questionnaire a également

constitué le fil rouge de plusieurs séances, mais ce sont surtout les récits d'expériences et discussions parfois en arabe ou en kabyle sur les modes de vie paysans, qui auront suscité le plus d'enthousiasme. Fortes de la connaissance du « premier âge de l'émigration algérienne » intimement lié à la biographie de l'auteur, les participantes ont pu aborder les textes lors de séances finales avec d'autant plus de facilité que ce sont des extraits d'entretiens, de courtes analyses et des textes inédits extraits des archives, sélectionnés par Farid Taalba et Philip Boulay.

### Ourida

« Dans les entretiens de Sayad, il y a beaucoup de choses que j'ai apprises et d'autres que j'ai reconnues. Mais c'était lointain, car moi et l'Algérie, ça fait longtemps. C'était l'enfance, je ne suis pas revenue depuis 26 ans, c'est une vie ».

Durant les séances de répétition, commencées à partir de septembre 2010, les femmes se sont appropriées progressivement leurs textes. L'organisation de lectures publiques par Zouina Meddour a ponctué le travail en donnant l'occasion d'expérimenter et d'avancer. La représentation au Deux-Pièces cuisine, en première partie du groupe Origines contrôlées, le 6 novembre 2010, a constitué une première étape. Cette lecture, construite à partir du texte *Les trois "âges" de l'émigration algérienne en France*<sup>4</sup>, a connu de nombreuses transformations. La pièce s'est étoffée par touches successives au cours de l'année 2011. La compagnie de danse *No Mad* de Medhi Slimani s'est jointe au collectif après la découverte mutuelle de leur spectacle. D'autres membres du collectif, comme Mohamed Rezzoug qui l'a rejoint, ont aussi apporté leur sensibilité à des événements méconnus comme l'histoire de l'équipe de foot du FLN (Front de libération nationale). Les techniciens ont réalisé lumières, scénographie et décors. C'est ce travail qui s'est formalisé lors de la représentation publique au Forum du Blanc-Mesnil, le 31 mars 2012.

Ces apports successifs ont façonné la pièce, qui est le fruit d'un travail collectif d'appropriation de l'œuvre de l'auteur. L'atelier a ainsi engagé des recherches sur le plan théâtral, chorégraphique, mais aussi scientifique en ouvrant la voie à la fois à une réflexion sur la construction de l'œuvre de l'auteur et sur l'histoire de l'administration coloniale française dans la région de la petite Kabylie.

**Samir Hadj Belgacem**

Docteur en sociologie à l'ENS et l'EHESS



Photo AABalder

connaître les travaux et la pensée d'Abdelmalek Sayad (voir p. 15). Ayant suivi le travail théâtral du collectif, je suggère que le cycle d'ateliers serve de source d'inspiration pour son nouveau projet. Les écrits de l'auteur, du fait de la place centrale accordée à la restitution minutieuse de la parole dans sa richesse et sa complexité, pouvaient se prêter de manière privilégiée à la création théâtrale. Les séances vont se dérouler d'avril à juillet 2010, réalisées et animées par Farid Taalba (compagnon de route du collectif depuis la première pièce et fin connaisseur de Sayad). Ils vont clairement se démarquer de la commande initiale qui prévoyait un travail sur les textes de l'auteur et devait s'adresser à un public d'animateurs socioculturels, d'étudiants, de personnels des centres sociaux et du secteur social. La reformulation du projet a donc concerné un autre public mais aussi l'approche du travail de l'auteur. Il s'agissait d'appréhender des textes qui devaient rester accessibles aux participantes de générations différentes,

1. Pierre Bourdieu, Esquisse d'une théorie de la pratique ; précédé de Trois études d'ethnologie kabyle, Genève-Paris, Droz, 1972, 269 p ; Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad, Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie, Paris, Éditions de Minuit, 1964.
2. Germaine Laoust-Chantréaux, Mémoire de Kabylie, Edisud, 1992.
3. J'ai suivi le cycle de formation et réalisé des entretiens avec quelques femmes du collectif dont sont issus les extraits cités.
4. Abdelmalek Sayad, « Les trois "âges" de l'émigration algérienne en France », Actes de la recherche en sciences sociales, 1977, n° 15, pp. 59-79.

# Le fil des intimités collectives

## dans Le pantalon français

### ● démarche

Une expérience de haute-couture théâtrale par le collectif *Quelques unes d'entre nous*.

« Tant que persiste la bipolarité du monde divisé entre un monde noble et un monde ignoble, un monde cultivé et un monde inculte, un monde civilisé et un monde attardé, un monde riche et un monde pauvre, la référence à l'origine ne peut agir que comme une tare disqualifiante. »

Trente années d'enquêtes et de recherches réalisées en France et en Algérie par le sociologue Abdelmalek Sayad (1933-1998) ont renouvelé l'étude du phénomène migratoire. L'immigration dans une société correspond toujours à une émigration hors d'une autre société. Un recto-verso de la même feuille. A travers ses entretiens, Sayad a amené les immigrés à livrer le plus profond de leur « intimité collective », à révéler les contradictions déchirantes de leur existence déplacée et éclatée. Quitter à l'aube le foyer, prendre le train, arriver à Alger, et puis, juste avant de prendre le bateau, passer le pantalon français. Absents là-bas, absents ici où ils ne sont que simple force de travail : le vertige de la double absence...

Depuis plusieurs années, Philip Boulay et le collectif *Quelques unes d'entre nous* du quartier des Tilleuls de Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis) osent ensemble la fabrique d'un théâtre. Un théâtre fait mains, ici, avec ce qui est possible et se nourrissant des contraintes multiples.

« Exister, c'est exister politiquement. »

Il s'agit d'un espace théâtral qui propose d'écouter de la mémoire vive, un art théâtral qui permet de penser et panser les douleurs liées à l'exil et à la double absence. Dans *Le pantalon français*, l'endroit du récit est celui des entretiens, des témoignages. Il ne s'agit pas d'une œuvre de fiction ou d'un poème dramatique. Les spectateurs sont en présence des corps qui portent les langues, les mémoires, les destins sans écran, sans pacte de clôture entre la scène et la salle. Les femmes incarnent des hommes – les chibanis, les anciens – et néanmoins, il ne s'agit pas d'un théâtre de travestissement. Parce qu'il s'agit d'entretiens sociologiques relatant les mémoires des immigrés, elles racontent une empreinte. La mise en scène ne propose aucune adaptation des paroles et des temporalités structurées par Sayad. Les femmes prêtent leurs corps et incarnent les paroles des vieux. A l'origine, les propos ont été recueillis en kabyle, puis traduits en français par Sayad. Une partie du travail des actrices a consisté à retrouver l'oralité, la fluidité de la langue kabyle dans la langue française. Dans leurs bouches, les mots font irruption. Cette parole, autrefois entretien, devenue texte de théâtre, crée une langue au théâtre. C'est une langue de l'immédiateté.

Cette parole, autrefois entretien, devenue texte de théâtre, crée une langue au théâtre. C'est une langue de l'immédiateté.

ont été recueillis en kabyle, puis traduits en français par Sayad. Une partie du travail des actrices a consisté à retrouver l'oralité, la fluidité de la langue kabyle dans la langue française. Dans leurs bouches, les mots font irruption. Cette parole, autrefois entretien, devenue texte de théâtre, crée une langue au théâtre. C'est une langue de l'immédiateté.

Quand on parle de mémoire, on parle aussi d'oubli. L'oubli, c'est aussi le silence. C'est ne pas dire, c'est ne pas avoir dit. La mémoire ne peut que surgir, être convoquée. Quand elle relate la solitude, dès lors que les mots sont adressés, la mémoire se révèle à celui qui l'énonce. Celui-ci devient sujet et donc, il est dans un mouvement d'émancipation. De regardé, il devient celui qui regarde. Et sur la scène, il est celui qui convoque un regard, une écoute ; il est regardé et écouté soudainement autrement. S'ouvre alors un espace de la pensée qui peut absorber et intégrer le différend et la contradiction avec légèreté. Tout cela amène une jubilation. Le matériau sociologique et l'art du théâtre peuvent enfin faire œuvre ensemble.



« Tout se faisait sans bruit, très souvent la nuit. La nuit, tout dort : à la maison, cela évite les larmes ; au dehors, cela évite les paroles d'apitoiement. (...) Nous avions déjà des valises à l'époque (de son émigration), nous les envoyions une semaine à l'avance ; elles étaient déposées chez R... (un commerçant de la ville où se trouvait la gare la plus proche). Nous sortions du village avec nos habits de tous les jours, les vêtements de fellah : la chéchia, le burnous. Nous ne nous changions qu'à Alger, au moment de monter dans le bateau : nous retirions la gandoura et le burnous et nous passions le pantalon français. »

Cette démarche s'inscrit dans un savoir-faire identifié, de Ken Loach à Pippo Delbono. Il s'agit d'inventer une cohabitation, un vivre-ensemble des matériaux dans une démarche artistique minutieuse ; amener sur une scène un territoire de l'esprit et de la création, des paroles, des gestes, des images, des archives trouvées lors d'une enquête sociologique, donc scientifique. L'art du théâtre fait feu de tout bois en affirmant son caractère artisanal hybride.

Les entretiens nous permettent d'appréhender par le sensible et de façon très concrète les intimités collectives. Ce sont des entretiens menés manifestement avec une finesse et une délicatesse rares qui nous autorisent à entrer sans effraction dans les intérieurs des habitats et des psychés. Cette proximité induit avec évidence les indications à mettre en scène pour faire le récit. Du bidonville au foyer, de la chambre partagée à l'usine, en passant par le café ou le bal, on voit et on entend ; les mères laissées sans nouvelles, les oncles complices du départ, les portefeuilles sans un sou, les accidents de travail, le froid, l'humidité, les jeux de cartes, les réveils à l'aube, les questionnements incessants, les stratégies de survie, les confrontations à l'administration, etc.

Les femmes du Collectif, parce qu'elles ont, elles aussi, traversé et vécu ces réalités, font un travail de mise à distance pour les raconter et les faire entendre. Elles sont une courroie de transmission, des passeuses. Elles sont gardiennes de cette mémoire mal connue. C'est par un engagement constant que le travail a été rendu possible. La sublime immédiateté est le fruit de deux ans de répétitions à raison de trois fois par semaine pour elles et la compagnie, trente années de recherches pour Abdelmalek Sayad et pour chacune et chacun une vie entière d'émigré/immigré.

« L'important n'est pas ce que nous sommes mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous » disait Jean-Paul Sartre dans *Saint-Genet, comédien et martyr*. Au théâtre, l'alliance subtile de l'intime avec le politique permet une scène épique et induit une position critique du spectateur. Et c'est là une manière de ré-enchanter le lien social.

Philip Boulay et Albertine M. Itela

## Equipe de création

**Mise en scène** Philip Boulay  
**Collaboration artistique** Albertine M. Itela  
**Chorégraphie** Mehdi Slimani  
**Scénographie et costumes** Jean-Guy Lecat  
**Lumières** Abdénor Mezlef  
**Direction des travaux de recherche** Samir Hadj Belgacem et Farid Taalba  
**Coordination du projet** Zouina Meddour  
**Intertitres et images archives** Jean-François Domingues  
**Avec** Nassiha Amghar, Yamina Amghar, Kenza Belhadi, Ourida Belhadi, Taous Boulemsamer, Fafa Daghefali, Fathia Lalouf, Fatma Lamri, Fatima Meddour, Zouina Meddour, Djohra Ouanoughi, Mohamed Rezzoug, Arlette Rouede, Farid Taalba, Albertine M. Itela  
**et les danseurs** Mohamed el Hajoui, Steve Kamsu

### Informations

Philip Boulay : contact@worldscie.com  
 Zouina Meddour : 01 48 67 45 80 / z.meddour@blancmesnil.fr

### Cité nationale de l'histoire de l'immigration

293 avenue Daumesnil – 75012 Paris – 01 53 59 58 60  
 15 et 16 février à 20h, 17 février à 16h.  
 (Durée : 1 h 30)

# Danser pour se souvenir

## • démarche

De la danse. Des corps qui ont parcouru ces chemins, éprouvé cette Histoire. Éprouvé mais pas seulement. Des corps qui lui ont résisté, l'ont accomplie, transcendée. De la danse pour exprimer autrement ce qui s'enfouit, ne sort pas automatiquement avec les mots.



J e travaillais sur *LeS DisparuS*, une chorégraphie autour des événements d'octobre 1961. Véritable manifestation de danse contre l'oubli, pour la mémoire, sur scène pas moins de vingt danseurs ont défendu ce spectacle au sein de la compagnie No MaD. Autour des trois interprètes pro de la compagnie, ce fut un gros chantier de création avec nos talentueux danseurs amateurs. Parvenir à un ensemble homogène a nécessité un important travail d'interprétation.

C'est par ce travail que j'ai rencontré Philip, par l'intermédiaire de Zouina. Mouvement collectif venu exprimer cette France d'autrefois et d'ailleurs, mêlée d'inquiétudes et d'espoirs, nous avons fait le même pari d'aborder sur scène des sujets engagés, délicats, sans parti pris, esprit revanchard, larmoiement ou autre égarement de l'âme. Créer, proposer, innover, jouer, se réapproprier cette Histoire car nous en sommes les acteurs, sur scène et dans la vie.

A l'époque on allait célébrer le 50<sup>e</sup> anniversaire d'octobre 1961, (le Président de la République n'avait pas encore officiellement reconnu la « sanglante répression »). A cette occasion, la compagnie No MaD avait donné une série de performances *LeS DisparuS* au Blanc-Mesnil et plus loin. Du côté du collectif, ils avançaient à grands pas sur le projet du *Pantalon français*, et en présentaient déjà une lecture publique. Nous assistions aux représentations des uns des autres et nous sommes aussi retrouvés à partager les mêmes plateaux. Pour ma part, en assistant aux lectures du

Photos Lalie Rabeharison



*Pantalon français*, j'étais frappé de devenir le spectateur d'un spectacle dont l'intention s'approchait autant de moi, mais ce dans une forme et par des interprètes complètement différents de ce que je proposais via la compagnie. Très vite, il est ressorti de nos engagements communs, une volonté d'avancer ensemble et finalement d'intégrer la danse au *Pantalon français* en rejoignant la Wor(l)ds... cie. A partir de là, tout s'est mis en place de façon fluide. Philip avait des directions et des idées sur les temps qui pouvaient se danser. Tout cela a coïncidé plutôt facilement avec les orientations chorégraphiques sur lesquelles j'avais. Nous avons sélectionné certains tableaux, y avons apporté quelques aménagements.

Croiser le théâtre et la danse est une expérience enrichissante, qui ne se donne pas d'emblée, mais qui se construit et continue de se construire. S'il reste beaucoup à faire pour croiser les esthétiques avec encore plus de pertinence, nous avons estimé que le jeu en valait la chandelle et que beaucoup de pistes restent à exploiter pour la suite.

Une rencontre qui ne cesse d'avoir lieu, c'est aussi ce que représente pour moi ce projet. Une rencontre intergénérationnelle, entre les anciens et les plus jeunes, une rencontre de genres entre la danse et le théâtre, une rencontre avec de nouvelles façons de travailler (celles de Philip)... Sayad, c'est après que je l'ai croisé. J'avais sûrement un peu de son nom et de son orientation sociologique qui

« Regardez, quoiqu'il en soit on est là ».

que nous nous faisons de l'Autre. Mais pas vraiment plus. La double absence et la lecture des textes interprétés (lesquels allaient devenir un objet de théâtre) m'ont amené à le rencontrer davantage.

L'exil est le thème de mon prochain spectacle. Une dimension omniprésente dans *Le pantalon français*, une thématique déjà envisagée au moment où j'ai rencontré Philip. Le hasard fait bien les choses ? En tout cas, quand on se retrouve sur ce genre d'engagements, il y a des chances pour qu'on les partage un bon moment.

La saison dernière, la prochaine, avec en perspective *LeS DisparuS* et *ExyL* sur lequel nous répétons en ce moment, je repars avec le collectif pour avancer sur des directions dansées... Cette collaboration est un nouveau chapitre, dont la mise est surenchérie. Je ne chorégraphie pas seulement les danseurs, pour qui la danse est un métier, une passion, une envie. Cette fois, il faut mettre en mouvement les acteurs. La synergie entre tous les interprètes, au-delà des étiquettes danseurs/comédiens, est un objectif à attein-

dre. Tenter de les amener sur une approche plus corporelle de leur interprétation, les faire participer à certaines actions physiques, servir le parti pris artistique par le corps aussi... Tout cela ne va pas sans appréhension. Des plus jeunes aux plus anciennes, des messieurs aux dames, aucun(e) d'entre eux ne se voyait sur scène en train de lâcher des petits pas de danse. Le texte à interpréter, pour des gens qui n'ont pas de formation spéciale, qui se retrouvent dans la planète « Théâtre » par la simple véracité de leur vécu, de leurs tripes, constitue déjà un challenge convenable. La danse est un travail de longue haleine, dans lequel on ne se lâche pas forcément facilement lorsqu'on se sait « sous le feu des projecteurs ». Mais en 2013, on n'a plus peur de rien, n'est ce pas ? Donc on prend des risques, on le fait, on sert tous le même message : « Regardez, quoiqu'il en soit on est là ». Malheureusement pas encore d'acrobaties au programme pour nos dames sexagénaires, mais une présence du corps qui sera renforcée et des expériences explorées. En espérant que nous transmettrons prochainement de forts moments de vie artistique à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, je continue de partager cette envie qui me pousse dans mon travail chorégraphique : Danser pour se souvenir...

Mehdi Slimani

## Sur ExyL

Ici et là-bas, la chorégraphie s'élabore distendant les distances, dans une spirale d'espoirs et de doutes. Ce sont des rêves qui poussent à partir. Rêver d'une vie meilleure. Rêver d'une vie sans faim, de confort, de liberté, ou tout simplement d'autre chose.

Assouvissement ou désillusion... Bien souvent pris dans l'urgence de vivre, reste-t-il seulement le temps d'y penser ? Problématique croisée : la mémoire de la migration et la migration de la mémoire.

*ExyL* commence là-bas, ailleurs, sur une terre pleine de souvenirs. Et le corps cherche à se les rappeler, les oublier, malgré le chemin parcouru, à parcourir le bruit assourdissant de la modernité, l'éreintement de la vie, la sensation d'éloignement, d'être étranger, les craintes et les instants de plénitude... ici ou là-bas, là-bas ou ici. Réapprendre une vie autrement. Mais s'auto-persuader d'être ici ne suffit pas, la chose est collective. Le regard des gens de souche d'une part, et de l'autre les proches qui souvent éloignent de la vie comme elle est supposée se vivre ici. Le passé ne se tire pas d'un trait, il s'insinue dans le quotidien de l'Homme dans lequel soubresautent les tragédies de trajectoire, en silence ou en vacarme. Jusqu'à ce que l'exilé soit plein de la nécessité de se sentir appartenir, il est prêt alors à accepter son statut. Immigré. Emigré. Qui aujourd'hui s'enracinera assez fort sur ces terres nouvelles jusqu'à éprouver encore les anciennes ? Danseur. Ancré dans le sol, les pieds sur la terre, le regard au lointain, il danse tendu entre ses racines et son devenir. Les chorégraphies s'enchaînent et déplacent ces corps qui émigrent, immigrent, qui se retrouvent ailleurs et tendent à vivre là. Vivre de l'idée d'être libre. Libre de rester, partir, rentrer... Mais où donc ? D'où je suis demande-t-on ? Plus le temps passe, moins il est évident de se souvenir. Mais faut-il encore être de quelque part ?

A l'heure avancée d'un monde qui se globalise, croisé d'histoires communes voulues et rejetées, j'ai souhaité donner à voir, à danser, cette joie, cette peur, ces espoirs et ces désillusions, qui emplissent et vident celui et celle qui se sont retrouvés à vivre ailleurs, et la nostalgie en refrain des souvenirs qui restent et passent.

M. S.

# Du théâtre citoyen au théâtre politique

● démarche



Photo AABalde

**Fort de plusieurs années d'expérimentations et de travail de création : réalisation d'expositions, d'un film, d'un journal, d'une pièce, le collectif Quelques unes d'entre nous revient au théâtre avec passion pour faire entendre les récits de vie des immigrés recueillis par Abdelmalek Sayad à l'aube des années soixante. Des histoires qui entrent en résonance avec leur propre histoire et qui dans leur adresse publique et collective renouvellent un théâtre citoyen et politique.**

**E**t puis, nous passions le pantalon français est un projet qui décloisonne les univers, permet la rencontre entre des générations de femmes et d'hommes ; entre un territoire local et une histoire nationale ; entre le monde du théâtre et de la danse urbaine. Un projet qui produit une convergence d'intérêts entre des habitants, une collectivité territoriale, une compagnie de théâtre, qui a été conçu sur mesure, fabriqué de toutes pièces entre des acteurs d'horizons divers : un metteur en scène, un sociologue, un formateur, une journaliste et un groupe de femmes qui se côtoient depuis de longues années, partagent une même idée de l'engagement collectif. Il s'agit de faire avec chacune et chacun, à partir de ce qu'il est, son parcours, son histoire, sa mémoire.

Outre un espace d'élaboration collective d'une pensée sur le monde d'hier, d'aujourd'hui et de demain, cette pièce, au-delà d'être une œuvre de théâtre est avant tout une possibilité de dire l'indicible, d'énoncer à haute voix, pour celles et ceux qui feront la démarche de venir écouter, comment la situation de l'émigration fut.

Pour la mission lutte contre les discriminations, c'est inscrire son action dans le champ de l'histoire et de la mémoire, pour comprendre et percevoir d'où nous vient cette persistance des discriminations et du racisme, ancrés de longue date dans un système d'organisation sociétale et politique. Ce retour en arrière est nécessaire pour mieux saisir dans les interstices ces préjugés et stigmatisations enracinés au plus profond de nous, dans notre façon de regarder l'autre, celui qui vient d'ailleurs, celui qui ne nous ressemble pas, celui qui nous semble différent.

Ce projet, porté par une pluralité d'acteurs, ouvre une dimension qui lui confère toute sa force et sa stabilité

comme l'illustre ce proverbe africain : « *Tout seul on va vite, ensemble on va plus loin* ».

Le décor est planté, la sociologie de Sayad se mêle à l'histoire, la mémoire des immigrés, dont les entretiens forment le corps du texte, répond aux images d'archives, qui elles-mêmes se fondent dans ces paroles de femmes devenues hommes le temps de la représentation. Les corps des danseurs interprètent à la façon d'un automate les gestes de ces anciens ouvriers, le tout dans un décor de cartons sobres, fragiles, éphémères, rappelant les conditions d'existence de nombreux immigrés et étrangers, de ceux d'hier à ceux d'aujourd'hui.

Sur scène, comme dans le projet se côtoient des hommes et des femmes, des jeunes et des anciens, plusieurs généra-

**Sur scène, comme dans le projet se côtoient des hommes et des femmes, des jeunes et des anciens, plusieurs générations au croisement de parcours de vie, d'histoires, de situations différentes.**

tions au croisement de parcours de vie, d'histoires, de situations différentes. C'est cette somme de regards qui construit la structure de la pièce, du projet. Un mélange de vécus et de découvertes, de sensibilités, autant de regards qu'il y a de personnes. La combustion est lente, il faut du temps pour apprendre à se connaître, se livrer, il faut du temps pour que la confiance s'installe, pour oser s'engager ; il faut du soutien pour pouvoir

avancer et tenir dans la durée. C'est une volonté municipale qui soutient une démarche, sans préjuger du résultat, s'appuyant sur l'engagement pris de donner toute leur place aux habitants.

Depuis plusieurs années maintenant se côtoient différents groupes et collectifs d'habitants agissant dans différents domaines, produisant des créations aussi diverses que des expositions, des livres, des films, des spectacles de danses urbaines, du théâtre. Parce qu'ils se croisent régulièrement, se rencontrent à diverses occasions, s'invitent mutuellement sur leurs initiatives respectives ; Et qu'un travail minutieux de maillage sur le territoire participe de ces rencontres des genres et des univers, alors s'installe avec le temps, une fois dépassée la phase où l'on fait connaissance, le désir de produire ensemble.

Ainsi depuis 2010, vingt-cinq personnes se réunissent, définissent les axes du projet, se forment aux travaux de Sayad, puis décident de mettre en scène les entretiens tirés de *La double absence* qui entrent en résonance avec leur propre histoire. Une fabrique collective dirigée par le metteur en scène, Philip Boulay, toujours à l'écoute des propositions de chacune et chacun. Une fabrication collective de l'œuvre à produire. Du cousu-main, non sans difficultés, non sans débats, non sans engueulades, mais la vie est ainsi. Nous ne sommes pas toujours d'accord, mais l'important demeure que les espaces de discussion et de confrontation soient possibles, et ce dans l'intérêt collectif. Puis, c'est le deuxième temps de l'épreuve, une fois le projet pensé et enclenché, trouver des soutiens financiers, des lieux intéressés pour le jouer, des médias pour relayer. Des portes s'ouvrent, des personnes sensibles aux propos, à la démarche s'engagent, d'autres portes se ferment, certaines ne s'ouvrent pas du tout. Peu importe, nous ne baissons pas les bras et poursuivons ensemble le chemin décidé. Le groupe est solide, il croit en son projet, il y a mis beaucoup, du temps, de l'énergie, il endure ensemble toutes les épreuves et du coup se renforce dans le chemin à poursuivre. Cela participe de la cohésion, cela décuple les énergies et il en faut beaucoup pour tenir sans savoir véritablement si l'on va aboutir.

Le groupe poursuit son but, rencontrer un public, faire entendre ces paroles, ouvrir le débat avec d'autres, dans les quartiers, les lycées, ou lors de colloques, de journées d'études et enfin sur scène, sur un plateau de théâtre. La force du propos est telle que le défi en vaut la chandelle.

Ce projet est la traduction concrète d'une politique publique centrée sur la participation des habitants. Associés dès le départ dans l'élaboration, définissant les contours de son engagement, coproduisant une réponse adaptée aux objectifs fixés : Parler des questions d'immigration/émigration autrement que selon les termes véhiculés dans le débat public.

En effet, depuis plusieurs années l'émigration est traitée comme un problème, faisant l'objet régulièrement de couvertures médiatiques à sensation. Dans un contexte de crise, où la raison semble laisser place aux peurs, elles-mêmes réveillées par l'enlèvement d'une population de plus en plus nombreuse dans l'incertitude et la précarité. Le danger à terme pourrait être de faire ressurgir massivement des idées et des actes xénophobes nous rappelant une page sombre de notre histoire.

La dimension transversale de la démarche permet de déconstruire les catégories de pensée, d'entremêler le politique au social, le culturel à l'histoire, la mémoire au présent... Comme dans la vie, nous sommes un tout, le produit d'une identité plurielle ; qu'on ne peut classer dans une seule catégorie.

Ce projet en est l'expression, il pourrait en termes de financement public s'inscrire dans plusieurs champs : celui de l'intergénérationnel, du soutien à la parentalité, de l'accès à la culture, la lutte contre les discriminations, la démocratie participative et ainsi de suite... il est l'ensemble de toutes ces questions. Aussi complexe que peut être le monde d'aujourd'hui, traversé par ses crises, son histoire, son passé ; travaillant à construire son avenir.

Oui ce projet est délibérément ambitieux, à l'image des protagonistes qui osent produire en actes un discours. Parce que nous décidons ensemble de déconstruire les codes de pensée, les manières d'agir et de raisonner, ensemble nous trouvons l'énergie pour créer du sens partagé. Car créer c'est résister.

Zouina Meddour

# Une démarche collective

## ● motivations

Les engagements des uns et des autres autour d'*Et puis, nous passions le pantalon français* ont été nombreux et divers pour rendre sa réalisation effective et se l'approprier comme une création commune, depuis le travail en ateliers pour découvrir la vie et l'œuvre de Sayad jusqu'au jeu sur le plateau. Aperçu des motivations des uns et des autres.

## S'approprier tous les espaces d'expression

«Coordinatrice familles» à la Maison des Tilleuls, je rentre dans ce projet à titre professionnel. Certes, depuis trois ans, je connais les membres du collectif Quelques unes d'entre nous, j'ai observé leur enthousiasme collectif, leur capacité à créer, à dire... Mais, cette fois il s'agit de vivre ce projet de l'intérieur, de m'engager sans retour possible

## Des accessoires pour rendre compte d'un univers

Pour qu'un acte théâtral existe nous avons besoin de cinq éléments essentiels qui fonctionnent toujours ensemble sans qu'un seul puisse être retiré : un acteur avec un texte, un costume, de la lumière et face à lui un spectateur. Le costume peut nous informer sur le lieu et l'époque de l'action dramatique, la lumière peut nous donner les atmosphères nécessaires, le jour, la nuit, la fête, le drame, la joie, etc. Jusque-là le décor n'est pas une priorité ce qui offre beaucoup de liberté pour organiser l'espace. On pourrait même se passer de décor...

Lorsque Philip Boulay m'a proposé de l'aider dans son entreprise, j'ai tout de suite aimé le sujet et adhéré à l'idée d'un décor simple. Nous avons pensé que ce spectacle ne nécessitait qu'un minimum d'indications : une table pour se réunir, un espace en retrait pour des personnages en arrière-plan, un ou deux écrans pour des projections, une entrée et un ou deux espaces off. Donc un mur voire des murs, des portes, etc., bref un décor ! Ce décor n'avait toutefois pas besoin d'être défini ni géographiquement ni dans le temps, tout étant déjà clairement indiqué par le texte et par les costumes conformes aux années cinquante de la situation. Il devait seulement délimiter des espaces de jeu et contenir une ou deux surfaces verticales pour les projections.

Deux éléments très pragmatiques se sont ensuite greffés à ces premiers partis pris : nous n'avions qu'un tout petit peu d'argent pour les costumes, les accessoires et le décor pour lequel il était impératif de trouver des matériaux bon marché. De plus il fallait pouvoir monter rapidement ce décor dans les différents lieux de répétition et de représentation, mais il fallait aussi pouvoir le stocker en occupant un minimum d'espace.

Un matériau répondait à tous ces critères : «La boîte en carton», peu onéreuse, pliable, stockable, etc., et c'est ainsi que s'est constitué un appartement avec entrée, cuisine, fenêtres en empilant des boîtes en carton peintes en blanc ou couvertes de papier peint. Philip Boulay tenait à ce naturalisme et voulait éviter pour ce spectacle tout formalisme. Quelques meubles des années cinquante, deux tables, des chaises échoués entre ces murs précaires et nous avions le minimum nécessaire. Pour les projections nous avions un grand mur blanc et une grande bâche en plastique, tendue entre deux colonnes de cartons, masquant une chambre supposée.

Dans ce spectacle où la plupart des personnages sont des immigrés vivant dans des abris fragiles, la précieuse et utile boîte en carton qui déménage aussi, qui peut protéger du froid devenait particulièrement évocatrice. J'aime beaucoup cette idée théâtrale qui consiste à faire jouer des acteurs dans des murs que l'on sait facilement destructibles. La résistance des murs étant suggérée par le jeu même des acteurs.

Jean-Guy Lecat



Photo Samir Hadj Belgacem

## Faire bouger les lignes

L'aventure du collectif Quelques unes d'entre nous a transformé en profondeur la Maison des Tilleuls et le regard porté sur celles qui, aujourd'hui, portent haut le quartier et son centre social.

Quelques unes d'entre nous, ce n'est pas seulement un atelier et une pièce de théâtre. Ce n'est pas une exposition même si c'est d'une exposition que le collectif tient son nom. Ce ne sont pas les soirées de réveillon de la Maison des Tilleuls, même si les membres du collectif les ont initiées. Ce n'est pas un salon de thé, même si ce rendez-vous hebdomadaire tient à coeur aux participantes...

Quelques unes d'entre nous, ce sont des femmes qui font bouger la Maison des Tilleuls, le quartier et bien plus encore qui font «bouger les lignes» d'une société française aux préjugés tenaces, particulièrement lorsqu'il s'agit de femmes immigrées.

La Maison des Tilleuls, centre social, appartient aux habitants du quartier : beaucoup en ont conscience et les membres du collectif sont parmi les premières à s'y sentir «chez elles». C'est grâce à cette confiance envers la Maison des Tilleuls et celles et ceux qui y travaillent que les projets d'habitants naissent et s'y développent.

Cette confiance se nourrit de l'expérience de chacune et rejaillit en retour à l'échelle du quartier.

Donner de la fierté au quartier des Tilleuls est l'une des principales réussites du collectif.

Avec la pièce de théâtre *Et puis, nous passions le pantalon français*, Quelques unes d'entre nous nous emmène un peu plus loin sur des chemins de réflexion qui questionnent chacun d'entre nous.

Olivier Canzillon  
directeur de la Maison des Tilleuls

dans le collectif Quelques unes d'entre nous. Bref, c'est pas très rassurée que je débute cette aventure. Et puis... la découverte des écrits de Sayad mêlés aux paroles des femmes du collectif, vont changer ma façon d'appréhender le quartier, sa population. Pour le dire vite, les thèmes abordés par Sayad (l'émigration et l'immigration) vont s'incarner, ne plus être seulement des théories. Cette confrontation «théorie» / «réalité» va transformer mon engagement professionnel (et personnel).

En participant à la fois aux ateliers sociologiques pour appréhender les écrits de Sayad, et aux discussions et échanges qui eurent lieu à cette occasion, ou lors des répétitions théâtrales et des deux représentations au Forum, ces histoires individuelles et cette histoire collective devenaient aussi la mienne, certes pas comme émigrée (ou immigrée) mais parce que «c'est ça la France».

Si aujourd'hui, je suis «mieux» dans mon travail à la Maison des Tilleuls cette aventure collective n'y est pas pour rien : les femmes du collectif Quelques unes d'entre nous m'ont laissée entrer dans leur intimité, la comprendre. Si chaque groupe a sa propre histoire, celle-ci a quelque chose «d'universel» qui me permet d'être plus à l'aise, plus en écoute avec différents groupes de femmes fréquentant le centre social.

Pour finir, le théâtre, être sur scène, se mettre en scène me paraissait inaccessible, et c'est finalement ces femmes qui m'ont ouvert le champ des possibles. Le collectif Quelques unes d'entre nous a choisi l'espace culturel pour dire, partager, revendiquer, mais ce qu'elles m'ont transmis, ainsi qu'à nombre d'autres habitants et habitantes du quartier, c'est que tous les espaces d'expression peuvent être les nôtres.

Magali Chastagner



Photo AABalde

# Faire changer les idées-reçues

● entretien



Photo Michel Le Moine

Régisseur depuis presque vingt ans et depuis une dizaine d'année spécialement en charge de l'auditorium (salle Betsy Jolas) du Forum du Blanc-Mesnil où a été créé *Et puis, nous passions le pantalon français* le 31 mars 2012, Abdenor Mezlef a une connaissance spécifique en plateau, lumière et son vidéo qu'il a mis au service du projet car celui-ci fait écho à ses propres engagements et à son souci de « mettre l'humain au centre ».

**Comment t'es-tu retrouvé dans l'équipe de création du *Pantalon français* et quels en sont les enjeux pour toi ?**

Je suis un fan du groupe de femmes des Tilleuls depuis le début, depuis que je les ai vues sur le plateau avec *Le bruit du monde m'est rentré dans l'oreille*. J'étais hyper sensible à ce que je voyais, à ce que je ressentais. J'avais l'impression de m'identifier à ce groupe parce que cela aurait pu être une de mes sœurs, ma mère qui se retrouvait sur ce plateau-là et cela m'a renvoyé à plein de choses. Ce qui m'a plu et touché c'est leur détermination à faire changer le regard que l'on peut avoir sur ce type de populations, à faire changer les idées reçues sur les cités, les banlieues, cette façon de se réapproprier une parole qu'on ne leur avait pas laissée prendre pendant longtemps.

La première fois que je les ai vues sur le plateau, avant même *Le bruit du monde*, c'était à l'occasion d'une lecture de textes durant une rencontre au Forum après les révoltes urbaines de 2005. Ça m'avait déjà interpellé, cette façon qu'elles avaient de se mettre en face de leur quartier pour dire : « Attendez, ne croyez pas tout ce qui est raconté dans les médias, on a aussi notre mot à dire et on va vous dire réellement ce qui se passe et pourquoi ils sont comme cela nos gamins ». Qu'elles aient le courage de prendre la parole de cette manière-là cela m'avait marqué. Et après c'est toute l'ampleur du projet et le développement du groupe qui m'a plu.

Lorsque Philip Boulay m'a proposé d'intervenir professionnellement dans cette aventure, d'y mettre mon savoir-faire, c'était évident que j'allais m'intégrer complètement dans ce groupe et j'étais surtout intéressé de voir son évolution, de voir comment cela pouvait prendre car on avait une nouvelle forme sur le plateau. Cela m'intéressait vraiment de voir comment on pouvait aller plus loin avec un groupe amateur, autant politiquement que socialement, car c'est la dimension humaine des projets qui reste ma priorité.

**Puisque tu as participé à la création des deux pièces est-ce qu'il y a pour toi des évolutions artistiques significatives dans le parcours des comédiennes ?**

Elles se sont toujours senties « amateurs » mais moi j'ai toujours considéré que leur travail était très professionnel parce qu'il y avait un très grand sérieux sur le plateau, une prise de conscience de ce qu'elles faisaient et le rendu artistique pour moi, même s'il n'est pas encore professionnel, tend vers ça. On a affaire à un groupe qui peut revendiquer le professionnalisme. J'ai vu l'évolution. Au début, bien sûr, cela peut sembler un peu bancal, mais en même temps ce n'est pas grave, même si elles se plantaient, si ce n'était pas super nickel au niveau artistique, ce n'était pas ce qui était le plus important. Mais avec le temps, ça l'est devenu. Avec cette deuxième création du *Pantalon français*, j'ai senti qu'on était passé à un niveau au-dessus. Cela va plus loin que *Le bruit du monde* dans tout l'ensemble.

**On a affaire à un groupe qui peut revendiquer le professionnalisme.**

Je crois qu'il y avait la volonté, et de la part de Philip Boulay et de la part des gens qui étaient sur le plateau, de faire quelque chose de plus essentiel. Transmettre quelque chose, un message important. Et pour moi c'était abouti. Si elles l'avaient joué dix fois, on aurait obtenu quelque chose de bien calibré. Ce qui manquait, à la première représentation, c'est le processus dont a besoin n'importe quelle création artistique. Au début, il y a toujours des failles ou des lacunes et c'est dans le processus de la représentation et du jeu renouvelés que cela prend forme. C'est au bout de la vingtième représentation que cela se met vraiment en place. Donc il faut les encourager et leur laisser l'espace pour poursuivre. C'est un bel objet. Un objet sensible qui aborde des questions politiques importantes.

**Est-ce que toi-même qui est assez au fait des questions liées à l'émigration et à l'histoire de la guerre d'Algérie tu connaissais Abdelmalek Sayad ?**

Je connaissais Bourdieu mais pas Sayad. Et dans la pièce on mesure son importance et l'ampleur de son travail. J'ai appris beaucoup de choses sur ses recherches dont on n'a pas beaucoup de traces. Je ne me rappelle pas avoir vu ou entendu parler d'études autour de cette population durant cette période-là avec toute cette mémoire autour de l'exil. Ça pose la question du recouvrement et de la mise sous terre des questions liées au colonialisme et en particulier en ce qui concerne la guerre d'Algérie. Et d'ailleurs, c'est

dit dans le texte, il faudrait que la relation de frères ennemis entre la France et l'Algérie cesse, entendre et reconnaître cette histoire-là en est un vecteur et une passerelle. Il faudrait savoir si on veut en finir avec ces tensions. Si on mettait un peu tout ça à plat, cela permettrait de régler pas mal de choses au niveau des relations franco-algériennes, mais cela passe par la reconnaissance des souffrances endurées.

Peu de gens s'attaquent à ça. Il y a Kheireddine Lardjam<sup>1</sup>, un jeune metteur en scène algérien qui travaille beaucoup en France, qui pose ça sur le plateau. Mais ces gens-là ne sont pas soutenus.

**Que t'apporte ta participation à la pièce et qu'est-ce qui t'a frappé dans sa réception par le public ?**

Je citerai l'exemple d'un copain qui est venu voir le spectacle et qui dans un premier temps — lorsque Taous prononce sa longue introduction en kabyle — le trouvait complètement « communautariste ». Peut-être qu'effectivement, il aurait fallu mettre un peu plus de traduction durant le récit de Taous, mais en même temps cela fait partie du sens du spectacle d'entendre son histoire en kabyle que l'on va comprendre un peu plus loin. C'est un tableau où l'on perçoit la force de cette femme fragile qui a presque quarante-vingts ans, cela appelle une réception sensible et émotionnelle de ce qu'elle apporte, elle, corporellement et dans sa langue. Et en même temps s'il ne s'était pas agi du kabyle mais d'une toute autre langue, on ne réagirait pas ainsi, le spectateur acceptera toujours plus facilement de voir une pièce où il y a du russe ou de l'allemand et où il ne comprend pas tout sans y voir du repli identitaire.

Cela veut dire que si on parle à partir d'une langue qui est dénigrée, cela devient du communautarisme et ça c'est insupportable. Les réactions du public nous servent à interroger vraiment ce qui se passe sur le plateau et les résistances que cela soulève.

Pour moi, adhérer à ce type de projet me fait me sentir acteur de ce processus.

Je me sens partie prenante du projet, de la troupe, car je pense qu'il y a quelque chose à transmettre aujourd'hui sur un plateau de théâtre autour de ces problématiques.

Il serait temps de les aborder de façon frontale et contradictoire.

Propos recueillis par MdS

1. Kheireddine Lardjam, metteur en scène algérien qui travaille régulièrement en France depuis 2001. Il a notamment présenté, le 31 mars 2012 au Forum également, *Les borgnes ou le colonialisme intérieur brut*, un texte de Mustafa Benfodil qui traite expressément de la guerre d'indépendance algérienne.



Photo AABalde

# Sayad a raconté les histoires de nos vies

● entretien



Photo Jean-Guy Lecat

Elles sont les doyennes du groupe, toutes les quatre originaires de villages de Kabylie. Taous est arrivée en France en 1963, Fatma en 1964, Fatma en 1974 et Djohra, beaucoup plus tard, en 1980. Toutes avaient déjà l'expérience du plateau ayant participé au *Bruit du monde m'est rentré dans l'oreille* mais avec ce nouveau travail sur les récits recueillis par Sayad, elles se sont encore senties au plus près de leur propre vie.

## Fatma (64 ans)

Sayad a raconté les histoires de nos vies. Avec cette pièce, on se rappelle ce qu'on a traversé quand on était jeune. On est passé par là. On vient de familles paysannes, mon père, mon frère ont travaillé la terre, ils avaient du blé, de l'orge, des pois chiches... Ils faisaient leur jardin. Je me souviens de la «kouffia» dans laquelle on mettait les grains que l'on allait manger toute l'année. C'était un autre mode de vie, on se nourrissait de la terre.

À cette époque-là, nos grands-parents possédaient la terre et n'étaient pas pauvres, ils avaient des fruits, des légumes, de l'huile, des figues.

Avec la guerre, les hommes sont partis et il n'y avait plus personne pour travailler la terre.

## Fatma (73 ans)

Mon père n'avait pas de terre, mais il était armurier et vivait aussi confortablement. C'était le seul à exercer ce métier dans son village, Féraoun, qu'il faisait librement jusqu'à l'arrivée des Français. Ensuite, il a été obligé de travailler pour eux.

Dans les villages, à cette époque, on vivait comme dans des grandes familles, on ne manquait de rien, il y avait de vraies solidarités.

## Taous (78 ans)

Ma famille aussi était riche, elle avait de l'or et de la terre mais ils ont tout perdu. On vivait avec la production de fruits et légumes du jardin : pommes de terre, carottes, oranges, prunes... on avait de tout.

Mon père et mes oncles étaient très proches. Mon mari et moi nous connaissions depuis tout petits, nous étions cousins. Moi, je n'ai pas été à l'école. On vivait dans la montagne et je gardais les chèvres et les vaches. On était neuf enfants, six garçons et trois filles, c'est moi et mon frère qui donnions un coup de main à ma mère.

## Djohra (71 ans)

Je suis du village de Oued-Amizour, à côté de Béjaïa. Ma famille faisait du commerce. Ils étaient tous agriculteurs et vendaient leur propre production, des fruits et des légumes. Avec la guerre, ils ont tout perdu. Moi je me suis mariée en Algérie, avec un de mes cousins, j'avais treize ans. J'ai eu deux enfants, qui sont décédés tous les deux, le premier tout petit et ma fille à 34 ans. Je me suis occupée ensuite des six enfants de ma fille.

## Fatma

Aujourd'hui, il n'y a plus rien. La situation a changé parce que les gens ne veulent plus cultiver la terre. Mon frère déjà est allé travailler à Béjaïa, dans une compagnie de pétrole. Tout le monde veut aller s'installer en ville mais les gens s'appauvrissent et ils veulent tous être dans la consommation.

Dans la pièce, je raconte l'histoire de mon cousin. Il est venu en France tout en laissant sa femme enceinte au village. Il n'y est jamais retourné jusqu'au mariage de son fils où il a voulu être présent. Mais sa femme ne l'a pas accepté. Il est revenu en France où il est tombé malade et a fini ses jours tout seul. J'ai appris qu'il avait été enterré dans une fosse commune.

## Fatma

Lorsque je suis arrivée en France, je suis restée près de neuf ans sans pouvoir retourner au village. Ça a été très dur. C'était une déchirure de quitter la famille et le village et le seul lien que j'avais avec eux c'était, comme dans le texte de Sayad, les lettres qui racontaient le quotidien et nous raccrochaient aux gens de là-bas.

## Taous

Quand je suis arrivée en France, après un long séjour à l'hôpital où mon mari était venu me chercher, je croyais que j'allais m'installer dans un joli appartement et avoir une vie meilleure mais je me suis retrouvée dans un bidonville! Ma maison de Touras était bien plus belle.

Là, c'était une catastrophe. Il faisait froid et il n'y avait pas de chauffage. On avait une seule pièce pour tout faire, manger, dormir, se laver, un vrai placard. Et les toilettes étaient dehors. J'y suis restée pratiquement un an jusqu'à ce que j'arrive dans mon appartement au Blanc-Mesnil où j'habite encore.

## Fatma

Tout ce que raconte Sayad, on le connaît de l'intérieur, nos parents sont passés par là. À cette époque, la vie était dure,

il y avait la guerre. Les enfants ne pouvaient pas aller à l'école qui était tenue par les Français, cela aurait été vu comme de la collaboration. Les écoles arabes et les mosquées étaient fermées. Je suis rentrée à l'école coranique en 1962 mais je me suis mariée en 1963, j'avais 15 ans, donc j'y suis restée très peu de temps, trop peu pour apprendre à lire et à écrire.

## Djohra

Mon mari est parti en France alors que j'étais enceinte de deux mois de ma fille.

Je suis venue le rejoindre en 1980. Il travaillait à l'usine, dans la manutention de bonbonnes de gaz. D'abord à La Courneuve puis à Gonesse et l'histoire de sa vie est un peu la même que celle des récits de Sayad. Moi je suis arrivée dans une situation un peu plus confortable, directement au Blanc-Mesnil, nous avions un petit studio avec des toilettes sur le palier mais j'étais contente, la situation en France était meilleure.

Aujourd'hui je fais beaucoup d'allers-retours entre la France et l'Algérie, nous avons un petit appartement au village.

## Taous

Pour nous, ça fait du bien de raconter cette histoire sur une scène de théâtre, ça lui donne de la valeur. Avec le travail qu'on a fait avec Farid<sup>1</sup>, on a mesuré que c'était une histoire collective et cela a donné de l'importance à notre histoire à toutes.

## Fatma

Ca montre aussi le contraste entre la vie en France et la vie en Algérie.

En France, on a fait des boulots durs, sales et difficiles et en Algérie on a menti collectivement pour dire qu'en France la vie était facile. On avait trop de fierté pour raconter les épreuves qu'on traversait qui ont souvent été terribles.

## Fatma

Jusqu'à maintenant, ils mentent collectivement! Ce n'est pas normal. Il faut dire que l'argent a été difficilement gagné et que l'exil c'est quelque chose de difficile. La pièce rétablit la vérité sur nos vies. Ça n'a pas été difficile pour nous de parler de nos propres vies, parce que tout ce que l'on raconte est vrai.

Et puis dans la pièce, ce qui est très beau, c'est qu'il y a trois générations de femmes qui jouent.

## Fatma

Aujourd'hui on est un peu entre deux histoires et deux cultures. Là-bas, ils nous appellent « les immigrés », on n'a pas vraiment de place.

## Taous

Moi, j'ai ma place partout! En Algérie, comme en France!

Toutes aimeraient aller jouer en Algérie. Pas devant les gens qui les connaissent (sauf Fatma que cela ne dérange pas) car cela reste compliqué et que « la place des femmes est encore bien codifiée, même si cela bouge, en particulier pour les jeunes », disent-elles, en précisant qu'« il ne faut pas oublier qu'il y a une cinquantaine d'années, pour une femme en France aussi être comédienne, c'était mal perçu et assimilé à de la prostitution ».

Propos recueillis par MdS

1. Travail en atelier durant l'année 2010. Voir page 4.

# Plusieurs **générations** de femmes au **cœur** du projet

## ● entretien

Elles sont trois jeunes filles de moins de vingt ans à incarner aussi les multiples personnages des récits de vie de Sayad, les enfants d'immigrés qui aujourd'hui font également irruption sur la scène sociale et politique.

Au départ: Kenza, Nassiha et Milène. Cette dernière n'ayant pas pu poursuivre le projet, elle sera remplacée par Albertine pour les représentations à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI).

Rencontre avec Kenza et Nassiha, qui jouent pour la première fois mais qui ont déjà vu jouer leur mère ou leur grand-mère et ne se retrouvent pas tout à fait par hasard sur le plateau.

**C'est la première fois que vous faites du théâtre avec une compagnie professionnelle et devant un public. Qu'est-ce que cela représente pour vous et comment vous êtes vous retrouvées dans ce projet?**

**Nassiha:** Je me suis retrouvée dans ce projet parce que Philip, le metteur en scène, cherchait des jeunes filles pour la pièce et j'ai pensé que cela pourrait être une bonne expérience. J'avais déjà fait un petit peu de théâtre à l'école mais ce n'était pas du tout professionnel et je me suis lancée complètement dans cette aventure. Le fait qu'on fasse plusieurs représentations ce n'était pas simple car j'ai mes études et beaucoup de travail mais cela s'est bien passé et jouer, c'est vraiment du plaisir.

**Kenza:** Comme nos mamans jouent dans la pièce, on a su avant tout le monde que Philip recherchait des jeunes filles. On ne connaissait pas Milène, qui est aussi venue par l'intermédiaire d'une des femmes du groupe, mais Nassiha et moi sommes très proches et c'était un élément important. On l'a fait ensemble. Si j'avais dû y aller seule je ne pense pas que j'y serai allée.

**Ça veut dire que vos mamans vous parlaient beaucoup de cette pièce? Vous la connaissiez avant de la lire?**

**Kenza:** Moi je l'aidais à répéter, donc je connaissais l'histoire.

**Nassiha:** Moi non, je ne l'ai pas aidée à répéter mais je l'entendais en parler souvent.

**Vous avez une vingtaine d'années et faites toutes les deux des études. Aviez-vous déjà entendu parler de Abdelmalek Sayad? Qu'avez-vous éprouvé en découvrant ces textes et quelqu'un qui travaille de cette façon?**

**Kenza:** Moi cela m'a surpris. J'ai fait économie et social, comme Nassiha, on nous a souvent baigné avec Bourdieu mais Sayad on n'en a jamais entendu parler alors qu'ils ont été des associés, qu'ils ont fait des travaux ensemble.

**Nassiha:** Moins aussi, j'étais étonnée. Je ne savais même pas qu'il existait. Et puis après, on est rentrées dans la pièce et on a découvert son travail.

**Et en rentrant dans la pièce, vous avez une idée de pourquoi on n'en entend pas parler?**

**Kenza:** Peut-être parce qu'il dit des choses qu'on voudrait cacher.

**Nassiha:** Ce sont des choses qui dérangent, qu'on ne veut pas admettre et c'est sûrement pour cela qu'il n'est pas au programme dans les lycées.

**Vous êtes toutes les deux les filles ou petites filles des interprètes de la pièce dont pour une grande partie c'est leur propre histoire puisqu'elle vient d'Algérie et de Kabylie. Est-ce que ce sont des choses que vous connaissiez?**

**Nassiha:** Ce sont des choses qu'on connaissait, bien sûr, mais moi ce n'est pas mon histoire au niveau du vécu. Quand je lis le texte ça ne me parle pas comme si c'était des choses que j'avais éprouvées.

**Kenza:** Moi non plus ça ne me touche pas comme si c'était quelque chose qui avait touché quelqu'un de vraiment proche de moi. Pourtant c'est l'histoire de ma grand-mère mais nos grands-mères ne nous en ont pas parlé, et même aujourd'hui elle n'en parle pas. Je l'ai connue en France et c'est comme si lorsque je suis née elle aussi était déjà née en France. Ce dont ma grand-mère me parlait c'était plutôt des mariages en Algérie, où on mariait les filles très jeunes. Elle me racontait davantage les différences de vie qu'il peut y avoir entre l'Algérie et la France.

**Vous avez déjà eu l'expérience de la scène au Forum. Quel effet cela vous a fait d'avoir joué en public? Vous avez eu des retours sur votre jeu?**

**Nassiha:** Je crois qu'on était un peu le moment léger, où le public se détend. La pièce est assez sombre et on apporte de la fraîcheur. Je n'avais pas le sentiment d'être dedans mais plusieurs personnes nous ont demandé si c'était vraiment notre histoire donc on était sans doute plus dedans que ce que l'on pensait...

**Kenza:** J'étais étonnée car on nous a dit qu'on avait très bien joué mais je n'ai pas eu le sentiment de jouer, en tous cas pas comme les autres femmes du groupe. Elles, elles jouent un rôle. Nous on était beaucoup plus timides et on avait le sentiment de rester un peu nous-mêmes.

**Vous pensez que c'est parce qu'elles ont l'expérience de la pièce précédente ou parce qu'elles portent des rôles qui sont très proches d'elles?**



Photo AABalde

**Ça vous a donné envie de parler davantage avec vos mères et vos grands-mères?**

**Kenza:** J'ai toujours été proche de ma mère donc cela n'a rien changé. Et avec ma grand-mère je n'ai pas l'occasion de parler de ça.

**Nassiha:** Moi c'est surtout mon père qui me parle de cette histoire. Dans la pièce, ce sont principalement des femmes qui disent les textes et racontent leur histoire (qu'elles apportent en complément aux récits de Sayad), alors que ce sont surtout des témoignages d'hommes.

Mon père est né en France mais lorsqu'il me parlait de mon grand-père, cela correspondait effectivement un peu à ce que j'entendais dans la pièce.

**Kenza:** Je pense que c'est un peu les deux. Elles ont fait *Le bruit du monde* mais *Le pantalon français* les touche plus car ce sont les histoires de leurs ancêtres. Elles ont plus que nous ce rapport à l'histoire de l'Algérie, de l'immigration alors que nous on ne le vit pas de la même façon.

**Il y a aussi des danseurs dans cette pièce, ils étaient une quinzaine au Forum, avec vous. Qu'est-ce qu'ils apportaient en plus pour vous?**

**Kenza:** Déjà dans les coulisses on pouvait parler avec eux, il y avait une complicité. Ils étaient un peu plus près de notre âge. Pour le public, cela amène du rythme et des images visuelles, c'est important. Nous-mêmes à chaque fois qu'il y avait les danseurs durant les répétitions, on restait, on voulait vraiment voir leur partie.

**Nassiha:** Maintenant ils vont être moins nombreux, mais nous-mêmes on va participer à des ateliers chorégraphiques. C'est une expérience enrichissante que j'ai hâte de découvrir et qui m'intéresse vraiment.

Propos recueillis par MdS

# Lorsque les histoires de chacune rejoignent l'Histoire

## ● témoignages

Abdelmalek Sayad a enregistré et restitué les récits de vie et d'exil des émigrés, les déchirements des familles, la cruauté de l'absence, la souffrance de quitter sa terre, son village, sa famille et de se retrouver dans une très grande solitude, la dissimulation des difficiles conditions d'existence. Ces récits d'une très grande force demeurent pourtant inaudibles dans l'Histoire nationale, recouverts, frappés d'illégitimité.

Les actrices et acteurs engagés dans la pièce ont eux aussi fait l'expérience que leur propre histoire, ou celle de leurs parents, avait été de la même manière recouverte, « effacée », et participait de ce déni de réalité et de reconnaissance que met à jour Sayad. En les mettant bout à bout, et en les inscrivant dans une continuité, ils font aussi la découverte que « leur vie personnelle est politique » et qu'ensemble, ils ont la force de l'adresse publique.

Ma déception fut immense lorsqu'en janvier 1974, je suis arrivée en France pour rejoindre mon mari. J'ai débarqué à Orly par un après-midi froid et gris. Deux jours après mon arrivée, on décide d'aller rendre visite à cet oncle. Nous nous sommes donc rendus à son adresse, en banlieue parisienne, en arrivant à l'improviste.

Je garderai toujours en mémoire ce moment où nous avons frappé à la porte et qu'il nous a ouvert, le choc que j'ai eu. Il habitait une petite chambre sombre au fond d'une cour où il y avait tout juste un vieux lit en fer, des étagères et un placard recouvert d'un rideau en tissu, et une table sur laquelle, en guise de nappe, étaient déployés des journaux. Il n'avait pas de chauffage et était assis devant un réchaud, faisant la cuisine. Il nous a expliqué après qu'il faisait à manger le dimanche pour toute la semaine. Ce n'était plus ce bel homme que je voyais en Algérie. J'ai pleuré tout le temps de la visite. J'ai d'ailleurs su par la suite, par une de mes sœurs, qu'en voyant mes larmes il avait cru que j'étais maltraitée par mon mari.

Quelque temps après, on nous a appelés. Mon oncle avait eu un accident du travail et nous sommes allés le voir avec mon mari à l'hôpital où il nous a remis la clé de sa cham-

ainsi que la France nous pénètre », car nous étions des réfugiés. Mon village, qui n'est pas loin du village de Sayad, avait été bombardé. J'avais six ans et je me souviens encore de notre fuite, je portais une petite robe et des sandales, et il nous fallait des laissez-passer pour quitter l'Algérie.

On a atterri en famille à Orly, en 1956, puis nous sommes allés à Aubervilliers dans une petite chambre, puis dans un grenier chez un oncle. Il fallait aller chercher de l'eau avec des seaux à un robinet tout au bout de l'allée. Il y avait un seul sanitaire, dehors, pour quatorze familles. Je me souviens que je disais à ma mère que je voulais rentrer en Algérie. Puis j'ai été scolarisée, et je suis restée. Mais j'ai découvert une France froide et sale, comme dans les entretiens de Sayad, les hivers étaient rudes et on se chauffait au charbon. Le passage « *Nous les immigrés* » me renvoie

C'était une période très dure mais on était très solidaires. On a perdu des choses en venant en France.

aussi à des choses que j'ai vécues. Je suis retournée en Algérie en 1964 avec mon père mais je n'ai pas retrouvé ce que j'avais laissé. En 1972, j'y suis encore retournée, cette fois avec deux de mes quatre enfants, et ce retour était tel que décrit par Sayad. On se privait toute l'année ici pour ce voyage. Je me souviens que j'allais jusqu'à rapiécer des chemises en retournant les cols qui étaient usés. Tout ça pour avoir ce train de vie en Algérie durant un mois.

Et puis, il y a ce chant « *Partir ou rester* » qui me touche beaucoup. Pour moi, il restera toujours d'actualité. Ou encore la lettre de Sayad. Lorsque je suis retournée en Algérie, je savais écrire, et comme j'étais une fille, j'étais tout le temps sollicitée par les femmes pour écrire des lettres à leur mari.

C'était une période très dure mais on était très solidaires. On a perdu des choses en venant en France.

Ma satisfaction c'est de savoir que mon histoire n'est pas unique, c'est l'histoire de tout le monde. On porte la parole des autres. Merci à Sayad d'avoir collecté ces témoignages. Cette pièce a délié les langues et a permis une parole libre. Nos propres enfants connaissent cette histoire mais n'en avaient pas forcément pris la mesure. Et puis reconnaître l'importance de Sayad, ça s'inscrit directement dans la reconnaissance de la guerre d'Algérie.

Yamina

Sayad était quelqu'un qui s'est intéressé à l'immigration avant tout le monde

Il a montré comment les immigrés apportaient et donnaient à leur famille mais aussi comment ils y laissaient leur vie. Dans la pièce, lorsque je dis « *à 55 ans il se marie, et ensuite lorsqu'il revient au pays, il a un fils de trois ans* », on voit que c'est trop tard, il a déjà laissé passer sa vie, il a déjà l'âge d'être grand-père.



Photos AABalde



Le spectacle reflète notre vécu

Je n'aurai jamais imaginé un jour monter sur scène. Le spectacle reflète notre vécu, il raconte notre histoire. J'ai vécu cette réalité des deux côtés, en Algérie puis en France, après mon mariage, puisque mon mari y vivait. Lorsque j'interprète le passage « *Dans notre France à nous, il n'y a que des ténèbres* », c'est exactement l'histoire de mon oncle.

Il est arrivé en France en 1955, juste après le déclenchement de la guerre d'Algérie. Quand il est parti, sa femme était enceinte de son troisième enfant. Il n'a pu revenir au pays que cinq ans après. A l'époque, il fallait demander une autorisation de sortie, elle ne lui a été accordée qu'en 1959. Je me souviens lorsqu'il venait en été pour un mois, chargé de valises pleines de cadeaux, il était bien habillé : costume, chemise d'un blanc immaculé, cravate, chaussures rutilantes. Il était beau et d'ailleurs tout le monde l'admirait. Il nous disait qu'il habitait dans un hôtel meublé, alors on l'imaginait vivant dans un palace, comme ce qu'on voit dans les pages de magazines.

bre. Quand on est arrivés, il n'avait pas d'affaires, pas de pyjama, rien et je me souviens qu'en cherchant ses vêtements, je suis tombée sur ce costume qu'il portait lorsqu'il venait en Algérie.

Lorsque j'interprète *Et puis, nous passions le pantalon français*, tous ces souvenirs me reviennent.

D'avoir joué cette pièce, cela m'a aussi permis de formuler des choses que je n'avais jamais pu raconter à mes enfants.

Fatiha

C'est l'histoire de tout le monde

En faisant ce travail sur Sayad, on n'a pas forcément appris des choses sur les conditions de vie de tous ces exilés, qu'on connaît déjà de l'intérieur, mais c'était important de voir que c'est une parole publique.

Dans la pièce, j'amène aussi un morceau de ma propre histoire qui résonne avec le passage que j'interprète « *C'est*



Photo AABalde

Ces gens-là ont vraiment souffert pour leur famille, ils se sont sacrifiés.

Sayad m'a appris des choses car je ne savais pas moi-même qu'il y avait tant d'hommes qui avaient laissé leur femme au pays. Et puis il a fait le récit minutieux de toutes ces vies qu'on pensait connaître mais pas de cette façon, dans le détail.

Cette pièce aujourd'hui démontre clairement ce qu'a été l'immigration, ce qu'elle continue à être et c'est important de transmettre cela, notamment à des jeunes qui continuent à prendre l'Europe pour des pays d'Eldorado. Je la joue pour tous ces jeunes, qu'on appelle les «harragas», qui s'embarquent sur des bateaux au risque de flamber leur vie. J'ai envie de leur dire que ça ne sert à rien.

Les textes de Sayad montrent des gens qui ont vécu l'amertume, la solitude. Ils étaient coupés en deux. Leur corps était en France mais leurs pensées restaient en Algérie.

Il n'y a pas non plus de haine dans les récits, et ça c'est très important, il raconte simplement comment la vie des gens a été mise entre parenthèses.

Je retiens en particulier le texte que lit Fatiha sur le contrat de travail. Aujourd'hui la situation s'est améliorée et les gens ont un minimum de droits mais il a montré à quel point sans contrat de travail tu n'existes pas.

Nous-mêmes nous n'avions pas pris la mesure de cette situation. J'ai des cousins, et d'autres personnes de ma famille, qui l'ont vécue mais n'en ont jamais parlé. Les gens cachaient par pudeur toute cette misère. Lorsqu'ils revenaient au pays ils étaient considérés comme des héros et ils n'avaient pas envie de gâcher le rêve de tout le monde. Ils acceptaient les sacrifices parce qu'ils avaient cette compensation.

Mon souhait est de continuer à jouer cette pièce mais pas seulement en France. J'aimerais la jouer en Algérie pour qu'on arrête de donner de faux-espoirs aux gens, qu'on arrête de continuer à perpétuer les mensonges qui font que les jeunes partent vers des miroirs aux alouettes.

C'est important que cette histoire ait été écrite par Sayad car il était lui-même algérien et je pense que pour comprendre quelque chose il faut l'avoir vécue. Il était le mieux placé pour en parler puisque lui-même était immigré, même s'il était un intellectuel, il a connu l'exil et l'arrachement d'avec ses proches.

Pour moi, le théâtre a été une grande révélation, une thérapie par rapport à tous les drames que j'ai connus dans ma vie. Ça me sort de moi-même. Lorsque je joue je suis une autre personne. Je revis.

Fafa

## Nous sommes des passeurs d'histoire

Mon histoire est ou peut paraître banale...

J'ai vécu une perte traumatisante où ma vie s'est effondrée. Souffrance, errance sans but... Mais il faut vivre pour vivre, quand on a des enfants près de soi on doit continuer.

J'étais sonnée, perdue. Je parlais à très peu de gens mais un jour je rencontre une personne qui me tend la main et me dis viens, viens tu vas voir d'autres personnes. Elles n'avaient pas le même vécu ni la même souffrance que moi mais elles m'ont tout de suite respectée et ont accepté mon silence sans me demander d'où je venais et ce qui m'était arrivé. Avec elles, j'ai commencé à trouver mes repères, à oublier ma peine pendant quelques heures parce je travaillais sur l'écriture à partir du visage d'autres femmes qui vivent aussi la souffrance au quotidien mais n'en laissent rien paraître sur leurs visages. Elles affichent seulement un sourire magnifique où l'on n'imagine même pas qu'elles ont vécu une guerre qui n'était pas la leur.

De là est né par la suite le désir de faire une pièce de théâtre. A partir de la nécessité de raconter cette histoire-là mais aussi par défi de dire : «*Monter sur scène, nous femmes des quartiers populaires, on peut le faire*». Avec mes camarades de jeu, nous avons travaillé sur les textes de Abdelmalek Sayad et en quelque sorte sur notre propre histoire. Mais avec le recul, je me suis rendue compte que ce

«*Monter sur scène, nous femmes des quartiers populaires, on peut le faire*».

n'était pas seulement la nôtre mais celle de tout le monde. Je me suis rendue compte finalement que le théâtre était ma propre délivrance. C'était m'accepter en tant qu'individu à part entière, accepter de vivre et faire vivre le passé comme le présent. Ne pas oublier d'où l'on vient, mais aussi parfois découvrir également d'où l'on vient. Et puis transmettre et dire : prend la main qui se tend vers toi. Ecoute et transmet ce que d'autres ont vécu, et

malgré la souffrance endurée, garde la dignité de continuer malgré ce que la vie te fait subir comme épreuves. Et surtout continue à faire valoir tes droits là où très souvent on t'interdit de parler. Le théâtre pour moi c'est la délivrance et l'égalité d'expression. C'est notre patrimoine et on ne peut pas nous l'enlever. Nous sommes des passeurs d'histoire, de notre histoire...

Arlette

## Une aventure humaine avant tout

Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va...

Je ne connaissais pas Sayad jusqu'alors. Découvrir certains de ses écrits a été un enrichissement personnel. Cela m'a également permis de me tourner vers ma propre histoire familiale.

J'ai pu ainsi me projeter dans la vie passée de mes parents, grands-parents et mieux m'imaginer leur vie d'antan.

Ainsi que les routes par lesquelles ils ont dû passer, ce qu'ils ont pu endurer, puis ce qu'ils ont dû sacrifier : leur famille... leur patrie.

Cette émigration, pas vraiment voulue mais par laquelle ils ne pouvaient pas ne pas passer ou bien à laquelle ils ne pouvaient échapper.

Après le statut «d'indigène», ils sont passés au statut «d'immigré».

Je me souviens de mes années d'enfance, d'adolescence quand nous partions «en vacances» en Algérie et que les gens de là-bas nous appelaient «les immigrés».

Franchement, à cette époque, je ne comprenais pas vraiment.

Aujourd'hui, cette opportunité de pouvoir jouer des textes de Sayad sur scène, parler au nom de nos aïeux, expliquer de cette façon au public, par où ils sont passés, comment ils ont vécu, comment ils étaient déchirés dans leur cœur tout au long de leur vie «d'immigré». Je cite :

... «*L'immigré aura vécu sur douze ans, un an chez lui*» ...

Quel être humain peut supporter ça ?

Ce serait aussi difficile à vivre que cela l'a été pour eux.

Aussi nécessaire de le dénoncer que cela doit l'être pour nous.

Cette pièce est bien entendu une aventure humaine avant tout. L'occasion de se voir régulièrement, de partager, coups de gueule ou émotions. C'est donc l'occasion d'être avec les «copines» comme je les appelle, qu'elles aient 18 ou 78 ans. Ma fille également fait partie de la troupe et pour moi cela a toute son importance.

Porter ce message collectivement pour qu'il ait plus de force, porter les textes de Sayad sur les planches est tout à fait inédit et rien que pour ça, cela en vaut la peine.

Ourida

Photo Elena Shumskaya



# Jouer sa propre histoire

## ● témoignage

Ils sont seulement deux garçons au milieu de toutes ces dames...

Farid Taalba avait déjà l'expérience de la scène avec *Le bruit du monde* et connaissait Sayad sur le bout des doigts ayant conduit les ateliers de formation (voir page 4).

Pour Mohamed ce fut en revanche la découverte du théâtre et de Sayad.

**A** lors que j'assistais à un débat sur les discriminations animé par l'incontournable sociologue Saïd Bouamama, une idée qui me trottait dans la tête depuis quelque temps allait se concrétiser: Passer du terrain de football aux planches du théâtre.

J'ai donc posé la question à Zouina Meddour, avec qui j'avais déjà participé à un travail d'écriture sur le journal *Vu d'ici*: «*Est-ce qu'un homme pouvait rejoindre l'atelier théâtre où il n'y avait pratiquement que des femmes?*». Et c'est là, avec sa réponse éminemment positive, que j'ai franchi le pas avec une petite pensée pour Fatiha du Mouvement de l'immigration et des banlieues (MIB) — que Dieu lui accorde sa clémence — qui avait participé à la création de la première pièce avec les femmes des Tilleuls *Le bruit du monde m'est rentré dans l'oreille*.

Je n'aurai jamais imaginé que pour mon premier rôle, je jouerais le personnage de ma propre histoire, celle de mon père, né en 1933 en Algérie française tout comme Sayad. Je l'avoue, je n'avais jamais entendu parler de cet éminent sociologue jusqu'à ce que Farid Taalba me le fasse connaître, et là, comme par magie, tous mes souvenirs d'enfance sont remontés à la surface (merci Abdelmalek!)

A travers des débats passionnants et parfois houleux qu'on avait entre nous, tous les participants à la pièce, on entretenait et révisait l'histoire des deux bords de la Méditerranée avec Philip Boulay, dans le rôle du professeur principal. On décodait les messages et les écrits sur l'immigration algérienne effacés partiellement du tableau noir de l'histoire en replongeant dans nos souvenirs d'en France et sur les soit-disant événements d'Algérie (vus de France)...

Quand le Général de Gaulle a compris qu'il les avait compris en parlant aux Français d'Algérie, mon père lui a vite compris que l'histoire allait s'accélérer et y prit part en militant discrètement avec la cellule locale du Front de libération nationale (FLN, 95). D'ailleurs c'est sous mon couffin et avec ma mère que l'argent était récolté pour

financer l'action des révolutionnaires algériens qui répondaient du tac au tac à l'Organisation de l'armée secrète (OAS) et ce jusqu'à l'indépendance, en 1962.

C'est à ce moment-là que mon père prit une grande décision: retour au bled (je n'avais que trois ans) et on a habité avec mon frère et ma sœur pendant six mois à Oran. J'en ai encore des souvenirs marquants. A cette période, le pays était en construction et tout n'était pas politiquement clair en Algérie. Le coup d'Etat du colonel Houari Boumediene contre le président de la nation, Hamed Ben Bella, a fait prendre une autre grande décision à mon père: retour au bercail! Allers-retours, voilà ce qu'était déjà ma petite enfance (un vrai immigré!)

Enfant, j'ai toujours su que j'étais algérien jusqu'au jour où dans la cour de récréation de l'école maternelle des Frères Lumière de Montmagny, une petite rouquine aux yeux bleus m'a sorti, et ce avec beaucoup d'assurance: «*Tu sais pourquoi les Arabes ils ont des cheveux frisés? ... Parce que dans leur tête ils ont des poux*». Mais comme elle ressemblait à Isabelle, la femme de Thierry La Fronde, ça m'a perturbé et j'ai quand même posé la question à ma mère: «*Dis, Ouma, nous on est algériens, on n'est pas des arabes?*». À sa réponse, j'ai vite compris que ma vie allait être compliquée, voire pimentée. C'est tout naturellement qu'avec mes copains d'enfance nous étions attirés vers les cabanes où habitaient ces hommes sans famille qu'on surnommait les *zoufris* (ouvriers) et qui deviendront bien plus tard les *chibanis* (vieux). Des travailleurs immigrés qui comme mon père retournaient de temps en temps au bled, la 404 chargée au maximum et les poches pleines de francs gagnés et mis de côté pour les vacances avec l'argent qu'ils avaient économisé de leur travail.

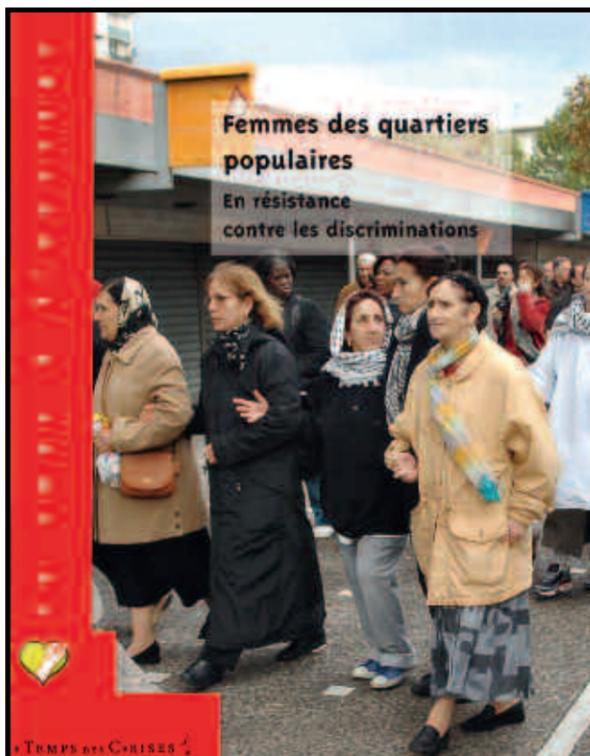
Un des passages qui me touche le plus dans la pièce, c'est lorsque Sayad se retrouve à monologuer tout seul avec son balai. On vient du monde du travail. Et ça répond au

stéréotype «*c'est un travail d'arabe*» qui sous-entend que «*c'est un travail mal fait*». Nos parents on dû faire la preuve de leur intégration par le travail, et le travail bien fait.

Cet argent gagné dans la souffrance des chantiers de France donnait à mon père un statut tout comme aux personnages réels décrits par Abdelmalek Sayad: «*Voilà, voilà, ce que nous avons en France, de petits hommes qui remplissent ici devant vous le monde de leurs "vacarmes"*».

Mohamed Rezzoug

Photo Jean-Guy Lecat



Ce livre est le fruit d'un travail mené par Zouina Meddour (chargée de mission, «*lutte contre les discriminations*») et Saïd Bouamama (sociologue) avec un groupe de femmes des quartiers populaires du Blanc-Mesnil qui s'expriment à la première personne: «*Nous sommes près d'une trentaine, d'origines plurielles, et avons de trente à soixante-quinze ans. Nous venons des quatre coins de la ville de Blanc-Mesnil et sommes représentatives de l'ensemble de sa population*».

Ces rencontres menées durant deux ans ont abouti à l'écriture collective d'un livre sur leurs conditions de vie, leurs propositions pour sortir de l'impasse des discriminations...

Comme le souligne Didier Mignot, maire du Blanc-Mesnil, dans sa préface, «*il est tellement rare de nos jours de donner la parole aux habitants des quartiers populaires. Elle est, le plus souvent, confisquée au profit de représentations médiatiques qui figent les identités et occultent la réalité quotidienne de centaines de milliers d'habitants*».

L'ouvrage est illustré de photographies en noir et blanc représentant ces femmes et leurs luttes.

Prix: 15 euros. Parution, février 2013.

## Rencontres avec Quelques unes d'entre nous

### Lecture-discussion autour de la pièce:

**8 mars à 11 h** au Lavoir Moderne Parisien dans le cadre du Festival au féminin de la Goutte d'or (Paris 18<sup>e</sup>)

**19 mars à 18 h 30** à l'occasion du vernissage de l'exposition sur Sayad *Ici-là-bas*, dans le hall de l'Hôtel de ville du Blanc-Mesnil

**7 avril** à Montpellier dans le cadre du forum culture organisé par Justice pour le Petit Bard, quartier de la Paillade

### Rencontre-débat autour du livre:

**8 mars à 19 h** au Deux-Pièces Cuisine (Blanc-Mesnil)

**21 mars** à Rennes, à l'Hôtel de Rennes métropole

**27 mars à 18 h** à la Librairie Générale du Blanc-Mesnil

**30 mars à 15 h** à la Médiathèque (Blanc-Mesnil)

**3 avril à 18 h 30** à l'Hotel de ville du Blanc-Mesnil, salle Roucaute

Infos Zouina Meddour: 01 48 67 45 80 / z.meddour@blancmesnil.fr

# Ici-là-bas

La sociologie de l'émigration-immigration.

● exposition itinérante

## Origine et contexte<sup>1</sup>

En mai 2009, à l'issue d'un chantier de formation effectué à la demande de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI), les stagiaires de la formation d'*Assistant archiviste – Archives matérielles et numériques*<sup>2</sup> ont remis à la directrice générale de la Cité de la Porte Dorée l'inventaire détaillé des archives Abdelmalek Sayad (1933-1998). Donné par la veuve du sociologue à la CNHI, ce fonds d'érudit est constitué de 420 boîtes. Son intérêt est double : Sayad est l'inventeur de la sociologie de l'émigration-immigration ; Il a rencontré Pierre Bourdieu (1930-2002) à l'Université d'Alger à la fin des années 1950. Ce fonds constitue donc un matériau unique pour comprendre l'histoire de la sociologie française de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

En cohérence avec ses missions, l'Association de Prévention du Site de la Villette (APSV) a ensuite entrepris de faire mieux connaître une œuvre trop peu étudiée mais dont l'actualité est immense à l'heure de la globalisation et des migrations planétaires. Initiées par l'APSV en 2010, des actions de valorisation ont impliqué des partenaires en France et en Algérie (centre social, centre ressources, centre de recherche, centre de formation...) et donné lieu à des actions diversifiées : ateliers de lecture, rencontres-débats, création d'*Et puis, nous passions le pantalon français*.

Parallèlement, l'APSV a développé un certain nombre d'outils pédagogiques destinés à faciliter l'accès à une pensée scientifique exigeante. Le pari de l'APSV est de proposer des outils de vulgarisation utiles à un large public et, notamment, aux professionnels du champ social, trop souvent démunis face aux questions posées par les migrations car, comme l'écrit Sayad, le phénomène migratoire est trop souvent impensé et abandonné aux seuls discours des médias, des politiques et du sens commun.

## Parti-pris

En 2013, l'exposition *Ici-là-bas, la sociologie de l'émigration-immigration* sera présentée en France et en Algérie. Elle se compose d'un jeu de dix affiches, d'un abécédaire interactif et d'un dépliant.

Les affiches ont été conçues avec Christian de Montlibert, professeur émérite de sociologie et président de l'Association des amis d'Abdelmalek Sayad et avec Gérard Paris-Clavel et Thierry Sarfis, graphistes qui mettent en page la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, fondée par Bourdieu. Le parti pris a été de privilégier l'émotion et donc de valoriser l'aspect visuel. Mais, de manière à renforcer la « lisibilité » des images, un mot et une courte citation accompagnent chacune d'elles.

Outre le titre qui met en écho le langage parlé et le langage savant, les mots retenus ont été : Sayad, Comprendre, Déracinement, Exil, Présence, Proletariat, Exister, Pensée d'Etat, Histoire(s). Les neuf premières affiches visent à mettre en débat le phénomène migratoire à partir du métier de sociologue (affiches 1 et 2) et des concepts qu'il met en jeu (affiches 3 à 9). La dixième affiche contextualise les conditions d'apparition de l'œuvre de Sayad.

Plus didactique, l'abécédaire part d'un double constat. La centaine d'articles consacrés par Sayad à l'émigration-immigration algérienne en France, parus dans des revues disséminées, sont peu accessibles physiquement. De plus, comme toute production scientifique, les articles de Sayad supposent pour être véritablement lus : du temps, un accompagnement et une culture dans le champ des sciences humaines (ici, notamment, la sociologie de Bourdieu). En proposant des entrées thématiques (d'Absence à Travail) et en fractionnant les textes, l'appropriation des concepts est facilitée. Enfin, le dépliant qui accompagne l'exposition a valeur de trace que les visiteurs emportent à l'issue de la visite afin de

consolider ce premier contact avec l'œuvre. A terme, une publication devrait tenir lieu de « catalogue de l'exposition ».

## Une biographie

Même si l'on doit se méfier de l'illusion rétrospective et par conséquent du genre biographique, la compréhension des conditions d'apparition d'une œuvre qui a su construire son objet d'étude (l'immigration algérienne en France) et faire rupture dans le champ de production culturelle concerné<sup>3</sup> est une nécessité puisque, rappelons-le, il ne saurait y avoir de science authentique sans compréhension du processus qui l'a fait naître. Sociologue algérien appartenant à la dernière génération de la colonisation, l'univers social dans lequel et contre lequel la pensée de Sayad va se former mérite d'être étudié afin de mieux saisir comment ce fils et petit fils de lettrés francophones kabyle a su comprendre deux visions du monde en apparence antinomiques (cultures indigène et européenne<sup>4</sup>) et témoigner de ce que vivent les « sans voix », les « sans nom » que sont les non-nationaux de la nation.

A l'Hôtel de Ville du Blanc-Mesnil du 16 au 30 mars 2013

Yves Jammet

APSV – Coordinateur formation

1. Voir l'article paru dans Vu d'ici, n° 13, mai-juillet 2010
2. Fonds Sayad (1933-1998), répertoire détaillé, CNHI, 2009, (41 p.). Etabli par Medhi Afnaï, Isabelle Cablat, Emmanuel Gosse, Amandine Hubert, Sarah Journaux, Cherif Slimani, Tiphaine Yogarajah. Sous la responsabilité de Mélanie Corbé, archiviste, Claire Sibille et Edouard Vasseur, conservateurs du patrimoine au Ministère de la Culture et de la Communication.
3. Voir notamment, Abdelmalek Sayad, « Une perspective nouvelle à prendre sur le phénomène migratoire : l'immigration dans... est d'abord une émigration vers », 1973.
4. Tassadit Yacine, Chacal ou la ruse des dominés – Aux origines du malaise des intellectuels algériens, La découverte, 2001, p. 166.



# Exil

« Est-ce une vie si pour nourrir tes enfants tu es obligé de les quitter, pour remplir ta maison tu commences par la désert, pour travailler pour ton pays tu l'abandonnes ? » A. Sayad, entretien, 1970

## Abdelmalek Sayad Biographie

### → La découverte de la sociologie

1933 naît le 24 novembre dans un village de Kabylie ;  
père, commis aux écritures ;  
1945-1950 collège de Bougie ;  
1952-1956 Ecole normale d'instituteurs d'Alger ;  
ajourné de ses obligations militaires ; baccalauréat ;  
1956 instituteur à Bab El-Oued, Alger ;  
1957-1958 étudiant à l'Université d'Alger ; rencontre Pierre Bourdieu, assistant à la faculté des Lettres d'Alger ;  
certificat d'études littéraires générales ; accompagne Bourdieu dans ses travaux d'ethnologie kabyle ;  
1959 crée avec des amis le Comité étudiant d'action laïque et démocratique (CEALD) ; opposition aux ultras de l'Algérie française ;  
1960 instituteur à temps partiel ; premier article « Les libéraux, un pont jeté entre les deux communautés » ;  
licence de psychologie ; participe aux enquêtes sociologiques de l'Association pour la recherche démographique, économique et sociale (ARDES) dirigées par Bourdieu dont il est l'assistant.  
1961 participe à l'exploitation des enquêtes ARDES ;  
licence de philosophie.  
1962 séjour à Paris et dans le Béarn dans la famille de Bourdieu.  
1963 longue maladie ; décès de son père ; quitte l'Algérie.

### → La « conversion du handicap en capital »

#### ou la métamorphose de « l'immigré » en sociologue

1963 s'installe à Paris ; vacances au Centre de sociologie européenne (CSE) ;  
1964 co-signé avec Bourdieu *Le Déracinement, la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie* ;  
échec de sa candidature au CNRS ;  
1965-1967 collaborateur technique au CSE ; vacances en Algérie, Tunisie... ; rencontre Rebecca Jolivet ;  
étudie les problèmes d'acculturation et particulièrement le bilinguisme ;  
1971 période de crise intellectuelle ; pense abandonner la sociologie ; épouse Rebecca Jolivet ;  
1973 appréhende de manière nouvelle la question de l'immigration algérienne en France ; publie « Une perspective nouvelle à prendre sur le phénomène migratoire : l'immigration dans... est d'abord essentiellement une émigration vers... » ;  
1975-1976 « El Ghorba, le mécanisme de reproduction de l'immigration » ; *L'immigration algérienne en France* (avec A. Gillette).

### → L'invention de la sociologie de l'émigration-immigration

1977 chargé de recherches au CNRS – Centre de sociologie de l'éducation et de la culture (CESC) dirigé par Bourdieu, publie « Les trois "âges" de l'émigration algérienne en France » ;  
1979 « Les enfants illégitimes » ;  
1981 Anime avec Emile Temime, un séminaire d'histoire et sociologie des migrations (EHESS – Marseille).  
1985 « Exister, c'est exister politiquement » ;  
1986 projet d'étude généalogique d'un village kabyle ;  
quitte Paris pour la Nièvre ;  
1990 directeur de recherches au CNRS ;  
1991 *L'immigration ou les Paradoxes de l'altérité* (préface de Bourdieu), Le choc de la décolonisation (avec J.-J. Jordi, E. Temime) ;  
1993 participe à l'enquête *La Misère du monde* dirigée par Bourdieu ; est attentif aux travaux du Comité international de soutien aux intellectuels algériens (CISIA) ;  
1995 *Un Nanterre algérien, terre de bidonville* (avec E. Dupuy) ; *Abbas*, adaptation théâtrale de « La malédiction », article de *La Misère du monde* ;  
1998 décède le 13 mars ; est enterré à Dommartin, petit village de la Nièvre.

## Et puis, nous passions le pantalon français

Publication et rédaction Zouina Meddour et Marina Da Silva  
Avec la participation de Philip Boulay et Albertine M. Itela,  
Samir Hadj Belgacem et Farid Taalba, Mehdi Slimani, Jean-Guy Lecat,  
Abdénor Mezlef, Olivier Canzillon, Magali Chastagner, Nassiha Amghar,  
Yamina Amghar, Kenza Belhadi, Ourida Belhadi, Taous Boulemsamer,  
Fafa Daghefali, Fathia Lalouf, Fatma Lamri, Fatima Meddour,  
Djohra Ouanooughi, Mohamed Rezzoug, Arlette Rouede  
Et les contributions de Gilles Costaz et Malika Chaffi  
Crédits photos AABalde, Elena Shumskaya, Lalie Rabeharison,  
Samir Hadj Belgacem, Michel Le Moine, Jean-Guy Lecat  
Réalisation Frédéric Schaffar  
Impression Stipa – Montreuil

# Le théâtre de la vérité

• tribune libre

Quelques unes d'entre nous et Philip Boulay donnent une merveilleuse vie scénique aux témoignages des immigrés venus d'Algérie qu'avait recueillis Abdelmalek Sayad.

Ce qu'ont réalisé le collectif des femmes du Blanc-Mesnil, Quelques unes d'entre nous, et la compagnie de Philip Boulay, Wor(1)ds... cie, *Et puis, nous passions le pantalon français*, est un théâtre qui ne ressemble pas à beaucoup de spectacles connus. Ceux pour qui le théâtre se résume aux classiques français en costumes anciens ou aux comédies de boulevard risquent d'être surpris. Voilà du théâtre moderne, du vrai, de l'authentique, avec les paroles mêmes des gens qui nous intéressent. Et ces paroles sont jouées par d'autres gens, proches de nous, familiers, appartenant aux milieux populaires, ayant vécu ou connu ce que le spectacle raconte. On assiste, là, à la rencontre de l'histoire récente et d'une passionnante forme de théâtre tourné vers le monde d'aujourd'hui. Le texte est constitué de témoignages qui, interprétés par des actrices dans une salle de spectacle, deviennent du théâtre, donc de l'art que le public savoure en direct.

En règle générale, les auteurs de théâtre ne sortent guère de chez eux. Ils vivent souvent dans un monde imaginaire. C'est pour cela que la sociologie a fait peu à peu son entrée au théâtre. Les sociologues enquêtent sur le terrain et recueillent notamment la parole des gens qu'ils rencontrent, c'est-à-dire leur histoire, leur vie, leurs émotions, leurs douleurs, leurs joies. Ainsi les interviews qu'a effectués le grand Pierre Bourdieu auprès des malheureux et des déclassés sous le titre *La Misère du monde* ont souvent été transposés sur scène. On entendait enfin les mots de ceux auxquels les médias et les puissants de notre société ne prêtaient nullement attention ! C'est un événement du même ordre qui se produit avec la création de *Et puis, nous passions le pantalon français*, élaboré à partir du travail de sociologie considérable qu'effectua Abdelmalek Sayad, principalement *La double absence*.

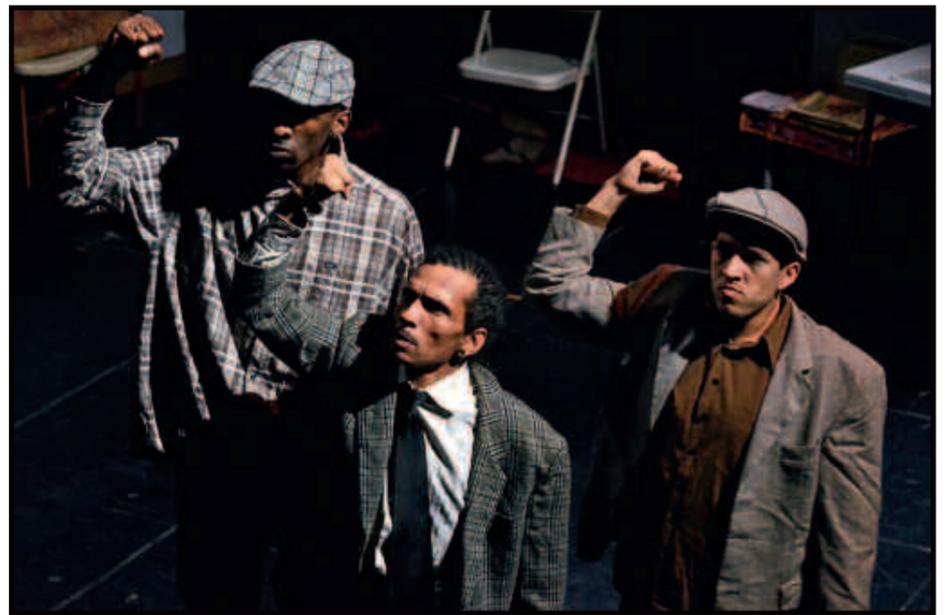
« *Double absence* » : « *l'immigré est aussi un émigré* », disait Sayad, il est donc doublement absent, en étant dans l'exil et en n'étant pas sur sa terre natale. Sayad a rencontré pendant près de quarante ans des immigrés venant d'Algérie et a ainsi établi une somme, à la fois tout à fait savante et extrêmement humaine, qui bousculait les idées reçues et mettait à jour ce que l'histoire officielle avait toujours refusé et dissimulé. Quel déracinement, quelles souffrances, quelles privations, quel racisme, quelles difficultés d'adaptation avaient connus ceux qui avaient répondu à l'invitation de la France et s'étaient exilés pour participer au développement industriel de leur ancien colonisateur !

Comment tirer une pièce d'un ouvrage aussi riche ? L'équipe a trouvé le fil conducteur en s'appuyant sur « Les trois "âges" de l'émigration algérienne », et en suivant l'ordre chronologique. A l'intérieur de ce récit théâtral, toute une diversité de personnages éclate : ouvriers, épouses, enfants, paysans, parents, collégiens, étudiants... Sur scène, le décor de Jean-Guy Lecat donne le climat : valises, chaises, tables en formica, tapis, transats... On est tantôt chez l'immigré, tantôt à l'extérieur, tantôt au café. Et, sur l'espace du fond, s'inscrivent parfois des films en noir et blanc, images troublantes et irréfutables de ce que fut le sort des Algériens exilés au cours des années 60.

On parle français, arabe, kabyle. Le spectacle commence par le dialogue de trois femmes kabyles. Puis les actrices jouent tous les rôles : rôles d'hommes,

rôles de femmes, avec deux comédiens dont l'un des deux tient le rôle de Sayad. Des danseurs du groupe blanc-mesnilois No Mad de Mehdi Slimani surgissent par moments, pour exprimer autrement cette histoire mais toute la partie théâtrale repose sur le groupe Quelques unes d'entre nous. Elles sont jeunes, âgées, entre deux âges... Elles portent le foulard ou ne le portent pas. Elles ne jouent pas exactement comme des comédiennes professionnelles. Mais qui les a déjà vues dans *Le bruit du monde m'est entré dans l'oreille* savent de quoi elles sont capables. Graves ou rieuses, d'une rare sincérité, elles sont l'émotion même. La mise en scène de Philip Boulay passe sans cesse, avec fluidité, du cadre intime au cadre historique. C'est le théâtre de la vérité.

Gilles Costaz  
journaliste et auteur de théâtre



Photos AABalde

## Un acte politique



La troupe Quelques unes d'entre nous s'attaque à un sujet de taille, en ayant l'audace de donner une seconde vie et un nouveau souffle à l'œuvre du sociologue Abdelmalek Sayad.

Allait-il de soi que des habitantes du Blanc-Mesnil sollicitent le concours d'un metteur en scène, Philip Boulay, pour s'engager collectivement dans la création d'une pièce de théâtre qui traite de l'immigration en donnant la parole aux concernés ? La Fondation Abbé Pierre a soutenu à nouveau l'investissement des habitantes dans une œuvre artistique de grande

qualité car accéder à une expression créative, réaliser une œuvre, puis la présenter à un public, est une manière de porter un regard distancié sur son quotidien, de faire entendre sa voix, de prendre une place positive dans la cité. Partant du principe que c'est en saisissant ce que vit l'autre que l'on est touché, les émotions que font partager les acteurs permettent au public de saisir ce que les médias et les discours de certains politiques ne montrent pas. Quel meilleur vecteur que le théâtre, avec en guise de pédagogie le pouvoir de toucher le public, pour offrir une autre vision et porter un autre regard sur ce sujet si souvent galvaudé ?

C'est avec beaucoup d'habileté que les analyses sociologiques portant sur la condition de l'émigré/immigré ont été transposées en un discours oral particulièrement pertinent et poignant bien que non dénué d'humour. Les acteurs de la pièce expriment, à travers les dialogues dûment choisis, des situations tirées de leur propre vécu alors que paradoxalement ce n'est pas d'eux dont on parle. Les personnages, des paysans algériens déracinés, nous font part de leur propre expérience de la migration et de la découverte de cette France dont on leur avait tellement parlé. La pièce associe des scènes où les personnages révèlent l'intimité de leur vécu, font partager leurs réflexions, leurs interrogations, leurs émotions vis à vis de leur parcours social. Ponctuellement, un acteur qui incarne Sayad prend la parole et les situations individuelles que nous rapportent les personnages sont complétées par la vision distanciée

du sociologue. Comme aimait à le rappeler Sayad, il est une dimension du travail des expériences qui dépasse les individus : les rapports à l'échelle collective (historiques, politiques, économiques, sociaux). Effectivement dans la pièce, les expériences de chacun, celles d'hier et d'aujourd'hui, médiatisent des rapports de force entre culture, entre États (états des relations franco-algériennes), entre groupes sociaux. Sur le mode de la confiance, chacun des protagonistes se livre : « *Quelle France j'ai découverte en arrivant, c'est ça la France [...] le racisme le pire c'est celui du bal [...] faut pas que tu sois pas manœuvre* ».

En toile de fond, tenant lieu de décor, des documents d'archive montrant des manifestations d'Algériens, comme par exemple la répression sanglante d'octobre 1961, où de nombreux Algériens furent noyés dans la Seine, constituent des éléments de cette histoire collective et donnent des clés de compréhension aux spectateurs sur l'univers mental dans lequel vivaient les immigrés. Les chorégraphies interviennent comme une explosion d'énergie, une grande respiration par rapport à la violence répressive révélée par les images d'archive.

C'est sans nul doute un tour de force sur le plan artistique et politique d'être parvenu à produire une œuvre théâtrale qui traduit avec autant de puissance et de justesse la complexité des parcours migratoires des Algériens en France.

Malika Chafi  
Fondation Abbé Pierre